

ROGER CAILLOIS

de l'Académie française

**LE ROCHER
DE SISYPHE**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE MYTHE ET L'HOMME.

LES IMPOSTURES DE LA POÉSIE.

CIRCONSTANCIELLES.

LE ROCHER DE SISYPHE.

BABEL.

L'HOMME ET LE SACRÉ.

DESCRIPTION DU MARXISME (*repris dans*
APPROCHES DE L'IMAGINAIRE).

POÉTIQUE DE SAINT-JOHN PERSE.

L'INCERTITUDE QUI VIENT DES RÊVES.

LES JEUX ET LES HOMMES.

ART POÉTIQUE.

MÉDUSE ET C^{ie}.

PONCE PILATE.

ESTHÉTIQUE GÉNÉRALISÉE.

AU CŒUR DU FANTASTIQUE.

ANTHOLOGIE DU FANTASTIQUE, tomes I et II.

CASES D'UN ÉCHIQUIER.

PIERRES.

TRÉSOR DE LA POÉSIE UNIVERSELLE (*en collaboration*
avec Jean-Clarence Lambert).

DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE FRAN-
ÇAISE ET RÉPONSE DE RENÉ HUYGHE.

Suite de la bibliographie en fin de volume

LE ROCHER DE SISYPHE

ROGER CAILLOIS

de l'Académie française

LE ROCHER
DE SISYPHE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard 1946.*

*Il n'y a pas de travail
inutile : Sisyphe se faisait
les muscles.*

X...

AVERTISSEMENT

La civilisation n'est rien autre qu'une conquête continue de l'homme sur lui-même. Elle représente un risque, un abandon volontaire et périlleux de forces, d'avantages, de moyens également sûrs, pour des biens qu'il est toujours possible de perdre, qui ne sont pas indispensables et dont la valeur même est, si l'on veut, de convention. C'est enfin le destin nécessaire de la civilisation de donner contre elle des armes à la barbarie.

Il m'a semblé que la civilisation demeurerait partout identique et qu'il n'était époque si révolue ou contrée si lointaine où l'on puisse trouver gravement altérées les conditions de sa naissance, de son renouvellement

LE ROCHER DE SISYPHE

ou de son déclin. Pour étudier ces différents moments, j'ai donc pris soin d'appliquer ma réflexion à divers âges et continents du monde.

Je voulais montrer ainsi qu'il s'agit de problèmes de tous les temps et de tous les lieux, insolubles par nature. Je voulais manifester que la civilisation est un effort toujours à recommencer, toujours en danger, et dont le progrès n'est guère sensible, mais où beaucoup s'accordent à reconnaître la meilleure gloire de l'homme.

24 septembre 1942.

**LA VERTU
D'ESPÉRANCE**

Il arrive, il peut arriver que des êtres soient nourris dès leur jeune âge dans la complaisance à tous les instincts qu'il faut bien nommer bas, car il semble qu'il existe dans le monde moral une sorte de pesanteur qui entraîne vers eux le cœur qui n'y prend pas garde. Il faut qu'on se raidisse et s'acharne sans cesse pour la compenser. Celui qui ne s'efforce plus, succombe aussitôt et devient, autant qu'il l'ose, avide, rusé, ingrat, violent et féroce. Il choit par sa propre nature vers ces grossièretés aussi fatalement que les corps tombent par le seul fait qu'ils sont pesants, c'est-à-dire qu'ils sont corps. Non seulement les êtres dont je parlais sont comme les autres exposés à cette pesanteur, mais l'éducation qu'ils ont reçue, le spectacle

LE ROCHER DE SISYPHE

même qui leur est offert ne les détournent nullement de s'y abandonner. Au contraire tout les pousse à ériger en idéal cette servitude originelle et à former en disciplines, hélas fort impérieuses, des mouvements involontaires et horribles que la discipline consiste plutôt à vaincre. J'ai peur que l'imagination vienne à manquer à de tels hommes pour concevoir une autre façon de se conduire. Ils trouveront la leur si économique, regarderont comme si admirable de voir en eux se composer, converger vers le même but, concourir à la même puissance tout ce qui chez les autres s'équilibre ou se combat, qu'ils tiendront pour grotesque et ridicule qu'on puisse agir autrement qu'ils font. Dans ces conditions, je doute qu'il existe au monde une force capable de leur faire entendre que la vérité n'est pas forcément où ils croient. De quelque côté qu'ils se tournent, ils n'aperçoivent que raisons de

persévérer dans leur attitude, qui se trouve en effet celle qui achemine le plus certainement à la réussite. En outre, il ne manque pas de gens autour d'eux sans énergie pour le bien comme pour le mal, vertueux seulement par appréhension, prêts en même temps à la pire malhonnêteté pourvu qu'elle demeure dans l'ombre et ne fasse pas de bruit, car c'est le scandale qu'ils craignent, et le danger. Ils forment un troupeau tremblant et vain que de rudes pasteurs peuvent sans démesure estimer digne de mépris et comme destiné à souffrir leur impitoyable loi. Qui jugeront-ils, qui se jugera tout à fait à l'abri du soupçon d'appartenir à cette race misérable? Pour le prétendre, il faudrait une audace presque incompatible avec l'humilité propre à la vertu. Ces brutaux du moins ne sont pas sans courage ni justement sans audace. Voici qu'ils ont jusqu'aux motifs d'un

légitime orgueil et qu'une bonne conscience peut leur naître. Sûrs d'obéir à l'ordre qui régit l'univers et ne découvrant chez la plupart de ceux que choquent leurs maximes que le regret d'être trop timides pour les adopter, quelle autorité, quel rayonnement, quel exemple les convertira? Rien de moins qu'un miracle serait nécessaire.

Je comprends rarement comment l'homme a pu imaginer Dieu. Je ne crois pas qu'il se soit étonné, comme on prétend, de l'existence d'un univers dont il fait partie et auquel il s'habitua avant même de s'en apercevoir. Pour moi cependant, si je devais jamais supposer une Toute-Puissance, une grâce à qui rien ne soit impossible, ce serait pour aider à une tâche de cette sorte, qui me paraît passer les moyens humains et proprement surnaturelle. Quel recours en effet peut espérer l'homme qui combat la nature contre celui

qui la suit? Divisé contre lui-même, comment viendrait-il à bout d'un ennemi fraternel chez qui tout est d'accord et qui n'a aucun but hors du triomphe? Serait-il même heureux dans la bataille que la victoire de ses armes ne résoudrait rien : elle participe trop de ce qu'elle abat. Entre le vainqueur et le vaincu, ce n'est pas la vertu qui tranche, mais justement la violence, en sorte que le triomphe ne récompense pas nécessairement le plus digne. En tout cas la défaite ne convainc jamais personne d'erreur et celui que trahit le sort put toujours espérer d'un nouveau hasard le triomphe dont il se voyait frustré dans l'instant. L'intelligence n'apporte pas de plus utiles secours : c'est un instrument qui ne choisit pas son maître et qui sert avec indifférence quiconque l'emploie bien. L'exemple même de la vertu peut procurer à ceux qu'il entreprend de persuader un objet de risée

plutôt que d'admiration. Distinguant dans le modèle qu'on leur propose l'occasion de prendre un facile avantage, ils aimeront mieux profiter qu'imiter et ne verront que sottise et faiblesse où il y a charité et pardon, c'est-à-dire force d'âme.

Ils hésiteront d'autant moins que tout paraît appuyer leurs convictions : l'expérience, le raisonnement, le succès et la gloire les confirment également. Qui les affronte? Des principes dont la réalité échappe aux sens et dont les fruits sont lointains, discutables même. Je ne sais pour ma part comment prouver leur excellence. Il faut une sorte de foi pour l'admettre. Ils conseillent d'agir suivant des règles dont rien n'assure ni qu'elles soient ni qu'elles soient bonnes. On ne les constate guère dans la nature, où elles semblent funestes à qui les adopte. Reste l'homme, mais l'homme loyal, selon le proverbe, ne vit qu'au-

tant que le traître le lui permet. D'ailleurs il est toujours loisible de réduire la générosité à la fourberie ou au préjugé. Il suffit d'être assez ingénieux et il n'y a pas d'action désintéressée qu'on ne parvienne à faire passer pour le résultat du calcul ou au contraire pour l'effet de la naïveté. L'entendement se trouve malhabile à justifier des préférences qui sont à la fois dangereuses et nuisibles. S'il doit les constater, il sait mieux en rendre compte par la ruse ou par la bêtise que les rapporter à une délicatesse qui lui paraît inexplicable ou dont il craint d'être dupe à son tour. Pour comble, celle-ci ne peut guère se faire valoir : la vertu est pudique. Celui qui en fait preuve doute de lui-même et répugne à se vanter de mérites qu'il juge incertains. Il évite en tout cas d'invoquer de grands mots qui ne sont guère convaincants et qu'il est aisé de galvauder ou de faire servir à l'imposture.

Pourtant si l'on a occasion de donner réalité, pour ainsi dire, à ces commandements faibles et mal assurés, si l'on s'y risque, si l'on y réussit, l'action fût-elle humble et imperceptible, on a bien mérité des hommes. On accroît leur capital commun. Car, de même que le riche possède et dilapide des richesses acquises par le labeur de pauvres qui n'en profitèrent pas, de même le trompeur n'est cru que sur la foi qu'on accorde aux véridiques et dont il bénéficie du même coup. Les méchants ne peuvent d'abord agir qu'autant qu'on les imagine doux : il n'est point de violence qui ne prospère à l'abri d'un respect correspondant et ne vive de la confiance qu'il fait naître. Qui croirait au mensonge, si tous mentaient ? Les fourbes n'auraient plus qu'à fermer la bouche. Si chacun, ne reconnaissant ni foi ni loi, ne poursuivait que son intérêt, prêt à trahir sur-le-champ son complice

de la veille, qui n'aperçoit que la déloyauté même deviendrait impossible par son propre excès? Personne ne consentirait à s'exposer à la plus légère trahison. C'est donc le destin du mal de détruire les trésors divers que la vertu tire difficilement du néant et sans lesquels une méfiance toujours plus exaspérée interdirait tout commerce humain. Personne n'est contraint de travailler à réunir ces précieuses réserves plutôt qu'à les ruiner. Nulle sanction si l'on triche au lieu d'observer la règle, et rien de plus douteux que les satisfactions qu'on trouve dans la moralité. Elles sont presque imaginaires. Elles appartiennent en tout cas à l'invisible et à l'invérifiable. Voici vraiment un pari proposé à l'homme. Qui le tiendra s'expose certainement à des déboires et sans doute ne se verra jamais assuré de l'existence de cette législation supérieure qu'il s'efforce de respecter. Il ne peut

LE ROCHER DE SISYPHE

qu'espérer de ne pas lutter en vain, quand tout proclame le contraire. Aussi je ne m'étonne pas qu'une Église ait osé mettre au rang de ses vertus théologiques cette Espérance qui semble un sentiment fort répandu, qui ne coûte point d'efforts, mais que la civilisation la plus raisonnable avait à juste titre relégué au fond de la jarre de Pandore comme le dernier des maux et le plus périlleux, celui qui aide l'homme à supporter les autres.

CIVILISATION

I

ATHÈNES DEVANT PHILIPPE

I

Cette cité paraissait au monde l'honneur et le modèle des cités. On ne s'accordait pas seulement à la dire la plus achevée, la plus riche de grands poètes et de grands monuments, la plus glorieuse. Elle était aussi et tout à la fois comme le symbole, la preuve et l'illustration pour un homme, d'une certaine façon de vivre, pour un peuple, d'une certaine façon de se gouverner. On disait Athènes et l'on entendait Eschyle, Phidias, Périclès. On entendait d'ailleurs aussi Marathon, Salamine et quelques autres noms qui rappelaient que ces artistes étaient braves, ces bavards résistants, ces sophistes acharnés. Sur Athènes régnait bien réellement la sévère déesse au hibou et à la lance.

Alors naquit et s'éleva dans le Nord, un esprit de violence et de souplesse qui la fit rire d'abord et bientôt l'épouvanta. C'était surgi de rien et brusquement ce fut un État redoutable dont les démarches étaient toujours déroutantes, les coups toujours inattendus et prompts, les déclarations solennelles toujours mensongères. Athènes avait affronté de rudes ennemis et jusqu'à cette terrible Sparte dont la conquête semblait la raison d'être et qui n'éduquait ses fils que pour le combat. Mais précisément il ne s'agissait plus de combat ni d'épreuve de forces dont l'issue se décide seulement sur les champs de bataille. La politique, cette fois, se composait étrangement avec la guerre. La manœuvre allait de pair avec la brutalité. Avec les faibles, Philippe ne connaissait ni droit ni justice : ils ne pouvaient résister ; qu'ils s'inclinent donc, s'ils ne voulaient être exterminés. Personne ne

viendrait à leur secours. Thèbes affichait ses sympathies pour Philippe. Les troubles intérieurs divisaient Athènes et suffisaient à l'occuper. Les Athéniens en outre paraissaient peu disposés à s'engager dans quelque aventure héroïque. Athènes se contenterait d'une note diplomatique. Qui en doutait ? Restait Sparte. Mais Sparte était loin, presque sur un autre continent. Les affaires de celui-ci ne l'intéressaient pas. Mieux valait céder que répandre un sang inutile. C'était la loi de la nature et de l'histoire que les peuples puissants et vigoureux se chargeassent du destin des nations exigües et les asservissent. Le gouvernement du monde revenait à ceux qui savaient se risquer pour forger l'avenir. Il était à ceux qui n'avaient pas peur de la guerre, à ceux qui se voulaient forts.

Mais, pour l'instant, d'autres que Philippe étaient forts : à ceux-là au contraire, Philippe parlait sans cesse du droit, de

ses droits, de la justice, des injustices dont souffrait sa patrie et qu'il désirait tout naturellement réparer. Au moins, les plus criantes. Sur les autres, il passerait généreusement l'éponge pour conserver à tous le bien suprême de la paix. Il les ferait oublier à son peuple meurtri. Lui seul le pouvait faire. Il fallait du moins qu'on donnât satisfaction à sa demande présente. Jamais plus il n'en présenterait de nouvelles. On pouvait le croire. Nourri dans les camps, il connaissait mieux que les Athéniens les horreurs de la guerre. Elles l'avaient éprouvé dans sa chair. Elles lui avaient coûté l'œil droit. Il ne désirait d'autre gloire que de les épargner à ses sujets et au genre humain. Mais il fallait d'abord qu'on mît un terme à cette situation : méritait-elle d'ailleurs de déclencher une catastrophe effroyable ? Qu'importait à Athènes ce coin de terre de la lointaine Béotie ? Son intérêt comme ses principes lui

commandaient de s'abstenir. Et Athènes s'abstenait cette fois encore. Et la Macédoine augmentait ses ressources, sa population, sa puissance.

Tous les prétextes semblaient bons à Philippe. Il s'alliait aujourd'hui avec l'ennemi d'hier, lui promettant une part des dépouilles de l'ennemi de demain. Cet athée soudain prenait en main les intérêts des Dieux. Pour mieux protéger leurs biens, il les annexait à son royaume. Cet ennemi des Grecs les conviait brusquement à la guerre sainte contre le danger séculaire de la Grèce, le Perse, le barbare asiatique. Quelle erreur que lui supposer des desseins hostiles aux grandes cités hellènes ! Au contraire, il craint pour elles, pour la civilisation commune, le précieux patrimoine qu'il brûle de sauver des hordes nombreuses qui s'assemblent à l'Est. C'est contre elles qu'il emplit ses arsenaux, qu'il crée des régiments nou-

veaux, qu'il aguerrit son peuple, que nuit et jour ses ateliers fabriquent des armes. La Grèce entière le remercierait bientôt d'avoir vu le péril et de l'avoir écarté en se rendant lui-même si redoutable.

Mais il fallait l'aider dans cette tâche, le laisser du moins organiser la défense, se porter aux points stratégiques, occuper Amphipolis et Byzance, fortifier Elathée et Méthone, garder l'entrée des défilés, surveiller l'embouchure des fleuves.

Athènes cependant se demandait quelle politique elle devait suivre et n'en suivait aucune. Porterait-elle secours à tout peuple attaqué par Philippe? Accepterait-elle le conflit déclaré? Préférerait-elle enfin la lutte sans merci, l'éclat, à cette rivalité de chaque instant où elle était toujours vaincue justement pour reculer devant cette extrémité, la guerre, que l'adversaire envisageait, sinon d'un cœur léger,

du moins avec une crainte toute différente, celle de n'avoir pas le dessus, non la peur du tribut qu'il faudrait payer à la mort, avec une appréhension de comptable, non avec le recul de la bête. Ou Athènes laisserait-elle faire? Donnerait-elle carte blanche à Philippe, lui abandonnerait-elle ses alliés, lui permettrait-elle d'installer partout des gouvernements dociles ou stipendiés, des oligarques sympathiques à sa tyrannie et haïssant Athènes par haine de la démocratie? C'était peut-être reculer pour mieux sauter et courir de façon certaine à un conflit que la puissance accrue de Philippe rendrait plus périlleux. La disproportion des forces pourrait même imposer de capituler sans combattre, comme avaient fait tant de cités qu'Athènes n'avait pas secourues et qui, minuscules, abandonnées, sans histoire, avaient du moins succombé estimées et plaintes, quand la patrie de

Thémistocle et de Miltiade ne pourrait abdiquer sans honte.

On continuait à débattre de la sorte pendant qu'agissait Philippe. On avait presque choisi quand la nouvelle d'un coup de force remettait tout en question. On allait s'accorder sur une ligne de résistance et Philippe soudain y faisait brèche. Il annexait un territoire ou s'emparait d'une forteresse. Il ruinait l'entreprise avant qu'on l'eût même fermement décidée. Inclinaient-on à l'apaisement, se fiait-on à ses promesses, Philippe investissait à l'improviste une cité, étendait sur une autre son protectorat, comme prenant plaisir à bafouer les sots qui, forts de ses derniers serments, avaient cru le contraindre à les respecter en le prenant au mot et en l'invitant à prouver par ses actes la même bonne volonté qu'ils montraient par les leurs.

Les Athéniens demeuraient surpris

d'une telle manière de conduire la diplomatie et la guerre. Ils étaient incrédules devant tant d'astuce. Tant d'intrigues les déroutaient. Un jour, une cruauté systématique dans la dévastation les indignait, ils étaient dupes le lendemain d'une générosité feinte. Ici, Philippe faisait le bon apôtre, là, il montrait les dents. Il se présentait comme le protecteur des faibles, il leur faisait rendre des territoires pour les entraîner dans son alliance. Puis il marchait contre eux, obligeant par la terreur les villes voisines à rester neutres ou à favoriser son expédition. Elles cédaient pour se concilier ses bonnes grâces, mais il les ravageait si bien, quand leur tour était venu, qu'on se demandait ensuite si ces contrées prospères avaient été jamais habitées. Il livrait Potidée à Olynthe, car il avait besoin d'Olynthe, puis devenu plus puissant, il détruisait Olynthe, le pouvant faire sans grands risques.

A l'entendre, il était pacifique. Il ne faisait la guerre qu'obligé, ou l'entreprenant sans la déclarer, il jurait qu'il ne la faisait pas. Il l'avait assuré aux habitants d'Oréos, quand il avait passé leurs frontières, à ceux de Phères quand il campait déjà sous leurs murs, à ceux d'Olynthe quand il avançait sur leur capitale à la tête de ses troupes. C'étaient autant de malentendus. Il ne voulait que rétablir l'ordre. N'était-il pas appelé par les meilleurs citoyens d'Oréos, de Phères, d'Olynthe même, dont Lasthénès lui avait ouvert les portes, quand il essayait en vain d'en escalader les remparts ? Car Philippe avait des partisans partout. Partout avait afflué l'or de Philippe, les messagers de Philippe. Ils menaçaient, promettaient, achetaient. Ils obtenaient toujours : ils étaient habiles et persévérants. Et derrière eux se tenaient les bataillons de Philippe, et la voix de Philippe qui, un

matin, au petit jour, sans avertissement, leur donnerait l'ordre de s'ébranler. Mais il attendrait que tout fût prêt pour l'invasion. Ses émissaires depuis longtemps se chargeaient de la besogne. C'étaient des hommes qui, haïssant les institutions de leur cité, voulaient en changer le régime et s'emparer du pouvoir. Philippe avait développé leurs passions, aiguisé leurs ressentiments. Il les pourvoyait d'argent et promettait tout à leur ambition. Ces criminels ou ces inconscients travaillaient à sa victoire en croyant préparer la leur. Ils exécutaient ses instructions, rassuraient leurs concitoyens sur les intentions du roi, accusaient ses adversaires de vouloir la guerre, les dénonçaient comme ennemis publics, les calomniaient, les poursuivaient dans la rue, les assommaient.

Athènes se demandait toujours si elle ferait de Philippe son allié contre Thèbes

ou de Thèbes son alliée contre Philippe. Philippe cependant s'assurait l'alliance de Thèbes contre Athènes. Philippe déployait une activité prodigieuse. Rien ne le laissait indifférent. Il intriguait jusque dans les cités les plus insignifiantes et les plus reculées, là où il semblait que sa flotte ne dût jamais atteindre ; il entretenait des agents jusqu'au cœur des États les plus puissants, ceux qu'il ne paraissait avoir aucune chance de jamais asservir. Il n'avait pas de politique suivie, mais se ménageait partout des intelligences et des complicités, partout excitait des troubles et avivait les discordes, partout travaillait dans l'ombre. Aussi chacune de ses entreprises paraissait-elle la plus préméditée, tant il la réalisait facilement le jour venu. Mais tout étant également préparé, il n'avait fait que choisir une victime, selon les exigences de l'heure. Et jamais Athènes ne savait où il allait

frapper. Serait-ce sur l'Hellespont ou dans le Péloponnèse? Et c'était en Eubée, aux portes d'Athènes. On comparait celle-ci, qui toujours arrivait trop tard, aux pugilistes rustiques qui portent la main où le coup vient de les atteindre au lieu de parer celui qui suit. Philippe intervenait en Thrace, en Chalcidique, en Phocide, en Chersonèse, en Acarnanie, en Locride, coupait la route du blé, s'emparait des mines de fer. Il était impossible de l'en empêcher. Il avait chaque fois calculé avec le régime des vents, les changements des saisons, la crue des fleuves, la fonte des neiges. Il n'était phénomène naturel qu'il ne mît à profit dans un but militaire. Il se servait des pluies et des courants comme il faisait des querelles intestines des républiques, comme il faisait des principes et de la bonne foi de ses adversaires.

Ainsi Philippe, qui n'avait d'établis-

LE ROCHER DE SISYPHE

sement nulle part, se montrait partout présent et pressant. Athènes semblait enfermée dans ses murs et absente d'un univers où elle était partout installée. Il y avait bien pour l'engager à l'action l'orateur Démosthène, fils de Démosthène, du dème de Péanie. Mais pour la retenir, que n'y avait-il pas ? Les riches voulaient la paix pour la prospérité de leurs affaires. Le peuple voulait la paix pour la paix. Il ne tenait aucunement à endurer les fatigues, à supporter les rigueurs, à courir les périls d'une guerre longue et difficile. Quant aux politiques, ils inclinaient presque tous vers Philippe, les uns séduits par ses exploits, les autres par sa personne. Isocrate, rêvant toujours d'un juste arbitrage entre Athènes et la Macédoine, appuyait toute tentative de conciliation, vint-elle des salariés de Philippe. Beaucoup d'esprits étaient en outre détachés d'Athènes et des valeurs qu'elle représen-

tait. Les plus pondérés, lecteurs assidus de Thucydide et des historiens, ne trouvaient pas le passé d'Athènes tout à fait innocent et, voyant dans la violence et la fourberie les ultimes ressorts de la politique, jugeaient que Philippe ne faisait jamais que cyniquement et en grand ce qui toujours s'était fait en détails et timidement. Ils condamnaient bien ses excès, mais admettaient ses principes au nom de l'expérience. Ils les trouvaient d'accord avec la nature des choses. La raison, à leur avis, conseillait de s'affranchir des préjugés de la morale vulgaire et de pratiquer hardiment des maximes plus réalistes. Enfin des jeunes gens, pleins d'un esprit de fantaisie et de sacrilège, se rappelant qu'Alcibiade faisait volontiers le voyage de Sparte pour manger le brouet noir à la table de ces militaires, se tournaient vers le fruste Macédonien par surenchère de raffinement et comme pour goûter

entre deux orgies d'un peu d'ascétisme. Ils n'apercevaient pas que leur manie du paradoxe et du scandale, qui excitait la curiosité du public athénien, n'eût pas été tolérée par leur idole. Sarcastiques pour la démocratie qui souffrait leurs quolibets, ils admiraient un tyran qui les eût fait décapiter chez lui, mais qui, les considérant chez ses ennemis, se plaisait à y constater ces ferments, disait-il, de décadence et de dissolution.

Telle était la situation. Il ne s'agissait pas seulement pour Athènes de devoir affronter une guerre dont elle n'avait après tout aucune raison de désespérer. Elle disposait d'une armée redoutable, de la première flotte du monde, d'un trésor bien garni, de colonies nombreuses et riches en matières premières. Mais les méthodes dont usait Philippe compliquaient tout. En face d'elle, Athènes se sentait désarmée. Opposer les hoplites à

la phalange n'était pas sans espoir. Mais viendrait-on à bout par hasard de la violence par des prières, de l'avidité, par des raisonnements, de la ruse par la candeur? Que pouvait faire la volonté d'entente d'Athènes contre la volonté de conquête de Philippe, son esprit de justice contre l'insatiable ambition de Philippe, ses orateurs contre les espions de Philippe, sa bonne foi contre les parjures de Philippe? Elle ne pourrait vaincre Philippe qu'avec les armes de Philippe. Mais Athènes se parjurant, c'en était fait d'Athènes, plus sûrement que par la victoire de son adversaire. Car le parjure d'Athènes avait infiniment plus d'importance que le parjure du roi. Il signifiait qu'elle passait à l'ennemi avec armes et bagages. L'univers étonné et déçu la verrait alors reconnaître l'efficacité de la perfidie, la toute-puissance du mensonge, le bien-fondé de la trahison. Certes la police, dans sa besogne

quotidienne, provoquait la délation, dressait des souricières, usait de brutalité. C'était nécessaire. L'opinion l'en absolvait pour le bien général. Mais on n'en estimait pas davantage les policiers. Là ne pouvait être le destin d'Athènes. Au contraire, défaite, mais restée loyale et fidèle aux maximes de ses philosophes, affirmant avec eux que mieux valait subir une injustice que la commettre, elle demeurait dans l'histoire l'éternelle Athènes de Socrate et de Platon. Mais l'histoire pouvait aussi souscrire à l'œuvre du vainqueur, admirer l'extraordinaire élévation de cet obscur roitelet du Nord, l'offrir en exemple d'énergie et de ténacité. Elle montrerait peut-être Philippe faisant naître partout les occasions et saisissant chacune au moment propice, toujours attentif et décidé, quand Athènes était paresseuse, frivole ou fatiguée, insoucieuse ou hésitante. Où était dans ces conditions

le devoir d'Athènes? Devait-elle se laisser asservir par Philippe plutôt que de l'imiter? Ou l'anéantir en marchant sur ses traces et le battant par l'excès des mêmes crimes qu'il avait inaugurés? De son existence ou de sa vocation, que devait-elle sacrifier? Athènes finissait par douter de son droit, par désespérer d'un avenir qu'elle renonçait à préparer et dont elle augurait mal dans tous les cas. Elle se surprenait à songer qu'elle s'en tenait peut-être à la légalité moins par vertu que par faiblesse, par routine ou par peur. Les Athéniens s'apercevaient qu'ils ne faisaient qu'attendre et discuter, bâtir des théories, proposer des hypothèses, et expliquer et étudier et commenter. Ils avaient conscience d'être trop détachés, trop philosophes, trop objectifs, trop civilisés en un mot. Ils se demandaient même si Philippe n'avait pas raison : ne prolongeaient-ils pas une vie lassée de

la vie dans un monde où il était funeste d'être lassé? Dans ce cas, la victoire de leurs armées ou celle des alliés qu'une habile diplomatie leur obtiendrait ne les changerait pas, elle les rendrait seulement à leur langueur; elle n'éteindrait pas davantage cet esprit d'ambition avertie qui, niant toute règle, prenait pour louanges les blâmes qu'on portait à son cynisme et se félicitait d'être conséquent et lucide où les autres étaient timides et abusés. Vaincu, il renaîtrait bientôt en quelque point du monde, aussi confiant en sa force, aussi dédaigneux des lois divines et humaines qu'on espérait en vain lui voir reconnaître, si l'on n'attendait plus qu'il les respectât. Assumant d'un cœur léger une honte qu'il méprisait, il ressurgirait toujours aussi rapide, éveillé et audacieux devant toujours autant de sommeil et d'indolence.

Il convenait donc d'affronter cette ar-

deur même. Certes, il était nécessaire d'abattre la puissance qu'elle animait présentement, ce tyran qui, entendant tout subordonner dans l'univers à la grandeur de la Macédoine, voulait forcer chacun à devenir le serviteur terrifié de son appétit de conquêtes et, lui ravissant à cet effet et son corps et son âme, ne lui laisserait, s'il triomphait, que la seule liberté dont il ne pouvait priver ses victimes : celle de pleurer en secret la misère de leur sort. Athènes prenant les armes contre un conquérant si méthodique les prenait pour quiconque portait en soi quelque projet, nourrissait quelque espoir, tirait la moindre traite sur l'avenir. Mais d'espoir ou de projet, elle-même n'en présentait aucun. C'était là son vice capital et la source de tous ses manquements. Faute d'être emporté par une foi, chacun de ses citoyens pensait d'abord à ses aises et n'accordait même pas à la

cité le peu qu'elle réclamait de lui. Si minimes que fussent ses obligations, il marchandait et obtenait qu'on les réduisît encore et qu'on les rémunérât davantage. Il s'en acquittait mal, sans conscience, à son heure, à sa commodité, s'épargnant toute peine et tout ennui, content s'il donnait l'illusion du labeur accompli à un supérieur qui, pour simplifier le sien, se satisfaisait d'une apparence. Au lieu que chacun se proposât pour les besognes difficiles, rebutantes ou dangereuses, il s'effaçait, attendant qu'un autre s'en chargeât, se moquant ensuite de le voir s'acquitter sans plaisir d'une tâche que lui-même avait su s'éviter. L'autre comprenait la leçon et ne recommençait pas. L'émulation qui d'ordinaire porte chacun à faire mieux ou davantage que le voisin conseillait à chaque Athénien de le surpasser au contraire dans l'art de récuser le plus de travaux ou de s'en débarrasser

au plus vite. Chacun veillait jalousement à sa tranquillité et, pour qu'on l'en excusât, en excusait les autres. L'indulgence mutuelle entretenait l'incurie générale. Si quelqu'un formait le projet d'une réforme ou concevait la nécessité d'un redressement, il renonçait bientôt à l'entreprendre dans la certitude que son effort n'éveillerait aucun écho, ne fortifierait même aucune résolution. A quoi bon se donner un mal inutile, qui ne rencontrerait que l'indifférence et l'ironie de la plupart, que la sympathie désabusée et paresseuse de quelques-uns ?

Les hésitations, la lenteur, le manque d'initiative et de courage d'Athènes devant Philippe reflétaient le peu de cœur et de hâte que ses citoyens mettaient à la servir. Elle était à leur image. Elle s'attachait à réfléchir pour ne pas avoir à décider. S'ingéniant à concilier pour ne pas devoir choisir, elle découvrait des avantages à

chaque conduite comme à chaque maxime et, pour un peu, les eût toutes trouvées compatibles, tant elle désirait n'en condamner aucune tout à fait. Mais elle n'en soulignait pas moins leurs inconvénients, car il lui convenait aussi peu d'approuver l'une d'elles sans réserves. Sa tolérance couvrait un abandon, sa patience une perplexité, sa bienveillance une déroute. Elle avait perdu jusqu'à cette fermeté de la pensée qui permet de poser nettement les problèmes et qui donne pour les résoudre l'audace et l'imagination nécessaires.

Athènes, lucide et décidée, eût su peut-être regarder en face la situation que lui faisait Philippe. Il eût osé l'envisager fixement, dans ses plus graves conséquences, sa pleine justesse, son entière sévérité, au lieu de paraître se frotter les yeux jusque sur le champ de bataille. Elle eût reconnu la voie qu'il lui restait à prendre dans une

extrémité si cruelle et s'y fût engagée sans tituber, consentant les sacrifices indispensables, composant où il fallait, intraitable sur le reste. On la croyait vouée à la défense de positions acquises et malhabile à innover, elle eût déconcerté soudain par l'ampleur et l'imprudence de ses conceptions. Mais là encore, la situation était sans issue.

Philippe avait enflammé l'ardeur des siens en leur proposant une entreprise dont la folie avait fait l'attrait le temps qu'on l'avait crue désespérée et qui séduisit par sa démesure, dès qu'on dut, contre toute attente, lui reconnaître une chance de succès. Pour lui ravir le prestige qu'il tirait d'un dessein si grandiose, il fallait qu'Athènes conçût un projet dont l'envergure ne fût pas moindre. Or celui de Philippe avait l'étendue même de l'univers. Il semblait que le monde épuiserait les terres qu'il pouvait offrir à

l'avidité d'un conquérant avant que le roi, fatigué d'en soumettre, criât grâce et se déclarât rassasié. Mais cet excès d'amour pour la Macédoine appelait la haine de la Macédoine en tous ceux qui avaient fait les frais de son accroissement ou se voyaient destinés à les faire. Les plus vieux et les plus stériles ressentiments étaient réveillés par ce monarque qui aimait si fort son pays qu'il voulait le dilater aux bornes du monde. Si l'on entendait seulement limiter son ambition et restaurer un ordre que remettrait toujours en question la puissance ou l'envie des uns, la faiblesse ou l'abandon des autres, il suffisait assurément que les Athéniens répondissent à l'amour de Philippe pour la Macédoine par un amour égal pour leur cité. Mais justifiant ainsi la conduite du roi, ils se condamnaient à leurs propres yeux pour ne pas faire pour leur pays autant qu'il faisait pour le sien.

Ils devaient se blâmer eux-mêmes de disputer à Athènes un instant de leur temps ou une parcelle de leurs biens quand il n'était ni richesses ni vies ni principes que leur ennemi consentît à ménager quand il croyait en jeu l'intérêt de sa dynastie et de son peuple. Athènes ne pouvait exiger de ses citoyens un dévouement moins étendu. Il était douteux qu'elle l'obtînt et perdait à coup sûr, en l'exigeant, le droit de s'indigner que Philippe commît volontiers tant de crimes inexpiables pour la plus grande gloire de sa patrie.

Cependant se trouvait à nouveau déchaînée cette pure haine des peuples, qui avait déjà tant coûté aux hommes de sang et de larmes et qui n'aboutissait jamais qu'à des résultats éphémères que la violence avait assurés et que ruinerait la violence. Athènes depuis longtemps plaçait ailleurs son subtil bonheur et sa

LE ROCHER DE SISYPHE

gloire essentielle. Il lui fallait maintenant souffrir les conséquences de son élection.

Ses attermoiements ne changeaient rien à une vérité si simple et si cruelle. Ils ne faisaient toujours, au terme de détours plus ou moins longs, que la mieux persuader qu'elles devait payer. Elle avait choisi les travaux de l'art, de la raison et de la paix qui, à la longue, semblent-il, énervent les meilleurs courages. Elle accumulait à l'intérieur de murailles vétustes des trésors fragiles dont la renommée même l'exposait à la convoitise. Aussi dans le temps où elle provoquait le plus l'avidité du Barbare, elle se découvrait la moins faite pour résister à ses assauts. Elle dut pourtant les affronter, mais sans espoir ni conviction, et se sachant d'avance destinée à succomber.

II

Elle succomba en effet. Et, dès lors, sur le sol de la Grèce esclave, durant des siècles se succédèrent les conquérants. Sa civilisation même avait causé sa perte; elle fut affaiblie par les divins loisirs et les soins délicats où ses fils occupèrent une nonchalance périlleuse. Elle perdit son génie avec son indépendance, que plus de rudesse eût conservée peut-être, mais sans lui permettre toutefois de donner d'abord l'exemple de tant de grâce et d'humanité.

Telle est la législation sévère qui gouverne un monde où il n'est avantage qui ne porte son revers. Non seulement la Grèce ne produisit plus rien d'admirable, mais les herbes folles poussèrent dans les

décombres des cités ravagées. La postérité ne reçut pas les statues de Phidias, les comédies de Ménandre et tant de rares chefs-d'œuvre. La poussière et l'ivraie recouvrirent tout. Rien ne subsista de l'ancienne splendeur que des débris et des noms ignorés même du peuple fruste qui paissait désormais ses maigres troupeaux sur la terre infertile, qui fut naguère chérie des Dieux. Où Socrate s'était recueilli, où Praxitèle avait taillé le marbre, il n'y eut plus rien que de grossier et de rustique. S'il restait quelque relique du prodigieux héritage, ce n'était que dans la fierté et les nobles manières, dans le bon goût, dans le bon ton de pâtres obscurs et dédaignés du reste de l'univers; trace infime, trace imperceptible, et presque ineffaçable.

Ailleurs pourtant, par l'entremise d'autres hommes, le même effort continuait, qui trouvait son modèle et son ferment dans

les vestiges de cette civilisation disparue. Le labeur avait recommencé sous un autre ciel. Des pèlerins fervents venaient s'agenouiller dans les sanctuaires de l'Hellade, non pour y prier des divinités absentes, mais pour apprendre de ceux qui les avaient élevés des vertus très humaines : l'élégance, la sagesse, le courage, la justice. Ils venaient là honorer leurs aînés, ne doutant pas que la fatigue ne les prît à leur tour et que leur œuvre patiemment poursuivie ne fût déjà promise, elle aussi, à l'usure et à la cendre.

Mais ils laisseraient de même des témoins d'un heureux acharnement. A travers tant de vicissitudes comme obligatoires, les ruines des temples de la Grèce étaient là malgré tout pour les reconforter, pendant qu'ils élevaient d'autres monuments. Et voici que, plus durables que les édifices détruits dont elles publient encore la perfection, elles sem-

blaient attester solennellement l'existence d'une beauté suprême, que de terribles instruments de dévastation demeurent incapables de tout à fait anéantir. Certes, les explosifs qui firent sauter le Parthénon transformé en poudrière, ont pu renverser ses murs et faire tomber son toit. Ils n'ont pas dérangé les insensibles remèdes que conçut un peuple à l'œil aigu pour corriger jusqu'à la perspective et imposer l'ordre et la règle où les lois naturelles réduisent les espaces, faussent les proportions, creusent le sol ou font fuir les lignes. L'édifice paraît échapper à la pesanteur et à l'étendue, tant on a prévu et compensé d'avance les effets qu'elles entraînent pour tous les corps. Dans le ciel de l'Attique, le stable dessin de cette colonnade inscrit le sanctuaire juste comme il faut dans le site qui lui convient. Il distingue au centre du paysage une œuvre minuscule du travail humain, mais

pour l'agrandir de toute l'immensité de l'horizon auquel elle s'accorde. L'art ici soustrait la matière à ses servitudes, qu'il efface en leur obéissant. Et les affronts successifs que souffrit l'Acropole n'ont réussi qu'à le débarrasser d'un fouillis de miracles superflus qui ne laissaient pas assez percevoir l'excellence du plus pur.

En élevant la civilisation au-dessus de la rudesse générale, les Grecs durent aussi inventer le nom de Barbares pour identifier ceux dont l'orgueil et l'envie se satisfaisaient plus de saccager leurs chefs-d'œuvre que de s'instruire à leurs leçons. Depuis ce temps, les Barbares ont toujours campé dans Athènes, parmi des réussites qui avaient coûté plus de veilles et d'application qu'ils n'en mirent jamais à forger leurs armes et à exercer leurs bataillons. Leur industrie, qu'ils avaient réservée à la préparation de la guerre,

finissait régulièrement par venir à bout du courage d'hommes qui avaient employé la leur à définir des normes et des préceptes, des règles et des codes que, selon leurs ennemis, l'art de la guerre consistait justement à négliger ou à violer. Ainsi les conquérants, après avoir accablé sous leur nombre, leurs machines et leurs mensonges, la décision des Grecs, erraient parmi d'incompréhensibles monuments qui condamnaient leur jeune gloire et semblaient déjà la destiner à l'oubli. Les brasiers allumés par leur fureur, les décombres amoncelés par leurs pioches, assimilaient soudain leur effort et leur triomphe même au geste dément d'Erostrate incendiant le temple d'Éphèse pour léguer à la postérité son nom criminel.

C'est le sort des merveilles ravagées qu'elles immortalisent jusqu'à leurs bourreaux. La terre recouvre leurs fragments épars. Les pas pesants des vainqueurs ont

enseveli dans le sol natal les débris des temples avec les cadavres des architectes et des ouvriers qui les construisirent. Mais la beauté survit dans chaque tronçon. La monnaie enterrée porte le plus fin profil. Le tesson d'une amphore brisée garde le galbe irréprochable. La statue mutilée reste vivante. Ses contours interrompus invitent le regard à les prolonger dans le vide; et l'imagination, restituant au marbre sa plénitude originelle, recrée ce qui manque avec ce qui subsiste.

L'esprit constate alors avec surprise l'impuissance décisive de la barbarie. Sa violence n'est même pas le signe d'une force véritable. Il ne reste rien de ses sursauts. Sur le champ de bataille, il n'est guère de différence entre les combattants. C'est la lance seule qui décide à Chéronée entre Démosthène et le Macédonien, comme elle avait décidé à Marathon et à Salamine entre Eschyle et le Perse. Mais le

Perse et le Macédonien n'ont rien derrière eux que l'insatiable ambition de leur prince. Le poète à Salamine défend au contraire son génie et le génie de la Grèce, l'héritage et l'avenir d'une civilisation. Quand son ennemi n'est que soldat, lui n'est soldat que pour sauvegarder ce qu'il est. Les armes qu'il brandit ne représentent ni son métier ni son goût, elles ne proclament ni son habitude ni sa préférence. Il ne les a prises que pour pouvoir les déposer et retourner à ses travaux. Composant quelque chant splendide pour célébrer les exploits auxquels fut obligée sa patrie, il lui donne une renommée qui dépasse infiniment l'éclat des triomphes qu'il illustre. Car cette gloire plus durable et plus rare ne tient pas au sort changeant des armes. Les ennemis de la Grèce ne peuvent la lui ravir et ne savent ni l'obtenir ni la convoiter pour eux-mêmes. Athènes vaincue ne fut pas diminuée, mais

CIVILISATION

grandie pour avoir combattu sans bonheur en défense des biens qui lui permirent d'offrir au monde tant d'irremplaçables dons. Elle-même le pressentit et acclama Démosthène de l'avoir envoyée au désastre, dans une guerre inégale, contre le tyran qui avait sacrifié tout à son dessein de subjuguier l'univers.

II

L'ORDRE NOUVEAU

Cette étude ne fait que reprendre des textes étudiés par Marcel Granet dans son ouvrage Danses et légendes de la Chine ancienne (deux vol., Paris, 1925). Non seulement le mérite de les avoir recueillis lui revient, mais aussi celui de les avoir éclairés. J'ai suivi de fort près ses commentaires. Tout ce qu'on peut trouver digne d'éloge dans ce travail doit honorer la mémoire de ce savant extraordinaire. Je ne suis responsable que des défauts qu'on y relèvera.

Les textes de l'ancienne littérature chinoise relatifs à la fondation d'un ordre neuf semblent admettre que le pouvoir ne s'exerce pas sans s'épuiser et se corrompre. Un souverain règne par l'effet de sa vertu dynastique. Quand celle-ci vient à s'user, les liens de vassalité se détendent, l'esprit de modération disparaît, les mots perdent leur sens, la crainte gouverne les âmes, la dépravation et l'imposture se répandent, la décence du corps et celle du cœur sont tournées en dérision. A tous ces signes, on reconnaît la nécessité d'instaurer un ordre nouveau. Un inconnu doit surgir et s'imposer, redresser tout ce qui est compromis, établir des maximes régénérées, assurer pour la période qui s'ouvre l'ascendant de la Vertu qui présidera à son heureux développement.

Ainsi procèdent les Empereurs qui inaugurent une dynastie. Il leur faut choisir le principe qui alterne avec celui qui, visiblement décadent, vient de consommer la ruine de leur prédécesseur. A l'indulgence succède la rigueur, à la libéralité l'économie. Le rouge prend la place du noir comme couleur favorable et l'ensemble des mœurs se trouve modifié de façon que tous les détails de la vie soient accordés à la Vertu naissante. Quand Ts'in Che Houang Ti parvint à l'Empire, il prit les plus sévères dispositions pour tout conformer à celle qu'il avait élue comme régulatrice de son administration. Il réforma l'écriture, le calendrier et le système métrique. Il invertit le sens des présages. Il refondit la jurisprudence. Il modifia les règlements concernant les semailles, le charroi, la charpente. Rien ne subsista sans changement. Et l'Empereur fit rassembler et brûler tous les livres, pour qu'il devînt

CIVILISATION

à la longue impossible de comparer les anciens usages avec les nouveaux (pour critiquer ceux-ci). Il était même interdit de les remémorer.

Ces mesures furent jugées excessives. D'ailleurs Ts'in Che Houang Ti fut un souverain de perdition. Son œuvre ne lui survécut pas et sa dynastie mourut avec lui. On vit bien alors qu'il n'était pas vraiment un fondateur d'ordre nouveau. La suite le décida. Mais, sur le moment, les apparences sont nécessairement trompeuses. En effet, la rénovation de l'ordre du monde ne peut survenir que dans une période de trouble, où tous les termes sont brouillés. On les prend les uns pour les autres. On confond le Nord et le Sud, le crime et l'innocence. On ne distingue pas bien ce qui prolonge la Vertu corrompue qu'il faut éliminer et la Vertu pure et victorieuse qu'il faut établir. Il se produit comme un paroxysme des maléficiences,

qui est indispensable à leur liquidation. Les principes viciés se rassemblent et s'organisent. Ils deviennent si forts et si imposants qu'on les prend pour la Vertu future. Mais ils ne créent rien de durable. Leur apogée n'est qu'une explosion. Éblouissante, elle est sans doute capable de séduire beaucoup de cœurs indécis par la fascination de son grand flamboiement. Elle paraît révéler une puissance irrésistible, mais sa fonction réelle n'est que d'exalter les énergies malignes pour en faire éclater le caractère néfaste et pour les consumer entièrement du même coup. On les reconduit alors à leurs sources profondes, chez les Barbares, aux Quatre Orient du monde et de la nation. Il faut qu'elles triomphent et jettent tout leur venin, pour qu'on puisse les ramener à leurs retraites et les y emmurer. De même, leur rapide victoire élimine les virulences. Elles atteignent leur comble et dispa-

raissent. Du moins, peut-on dorénavant les vaincre ou les exorciser.

Ces forces, que fait prospérer la décadence d'une Vertu vieillie, sont démoniaques. On les représente par des monstres, mi-hommes, mi-bêtes. Ils sont quatre : un pour chaque secteur principal de l'espace. On les désigne volontiers par des sobriquets : le Chaos, le Vaurien, le Pieu et le Glouton. Voici la description qu'en donne le *Tso tchouan* : le *Chaos* « séquestre les justes, recèle les brigands, se plaît dans la pratique des vertus funestes, fait société avec les Êtres mauvais et stupides; et fourbe, incapable d'amitié, forme des partis ». Le *Vaurien* « ruine la bonne foi, détruit la sincérité, estime les délateurs, protège les vicieux, calomnie les bons ». Le *Pieu* « est incapable de perfectionnement et ne comprend rien aux discours : aucun avertissement ne lui ouvre l'esprit. La liberté ne lui sert qu'à

être hypocrite; arrogant et cruel pour toute vertu brillante, il trouble les règles célestes ». Le *Glouton* « avide de nourriture et de boissons, convoitant présents et trésors, envieux de dignités et de luxe, jamais rassasié, accaparant et thésaurisant sans connaître de limites ou de règles, n'a pas même d'égards pour la veuve et l'orphelin ou de compassion pour l'indigent ».

Telles sont les puissances qui sévissent quand une Vertu s'affaiblit. Coalisées, elles peuvent maintenir un moment un semblant d'ordre, car elles bénéficient par principe de tous les avantages que procurent la violence et la trahison. La cruauté et le mensonge deviennent les auxiliaires réguliers du pouvoir et quasi ses seuls supports. Les espions et les bourreaux voient augmenter leur nombre et leur importance. Le maître suscite les passions qui peuvent le mieux servir ses

desseins : il sème la haine, l'envie, le fanatisme; il entretient la peur et la vanité. Le principe de la confiance est aboli : chacun ne se guidant plus que sur son intérêt et toujours disposé, pour un avantage futile, à se parjurer ou à sacrifier son compagnon, craint à tout instant de tomber victime des mêmes coups qu'il réserve à autrui et se trouve vite obligé de les porter, non plus par ambition, mais pour sa sûreté même. Une terrible incertitude se répand, engendrant une continuelle surenchère de fraude et d'infamie. L'uniformité forcée des conduites peut faire croire qu'une loi nouvelle s'impose, dure et héroïque : mais on n'assiste qu'à l'effondrement de toute règle, et partant de toute assurance et de toute solidité. L'action des monstres n'est pas caractéristique de l'avènement d'une Vertu neuve, mais de l'effervescence produite par l'élimination des déchets de la Vertu

périmée. Cherchant à se perpétuer dans leur état et à continuer dans leur plénitude, les monstres essaient de faire croire que, salutaires et non nocifs, appartenant à l'avenir et non au passé, ils instaurent un ordre légitime et instituent des normes accordées aux nécessités de l'heure.

Ils manifestent les pourritures cachées. Ils font ouvertement et en grand ce que chacun accomplissait pour lui-même et en se dissimulant, par honte. Ils portent à la lumière le mal sous-jacent et lui donnent de l'éclat. Ils le convertissent en modèle et en obligation. Ils dévoilent les défaillances secrètes et en font des forces en les composant les unes avec les autres.

Les derniers souverains des dynasties, héritiers d'une Vertu épuisée, se conduisent conformément à la nature des mons-

tres dont ils libèrent, par leur gouvernement perfide et implacable, les énergies empoisonnées. Ce sont elles qu'ils utilisent pour mener des entreprises impies, pour asservir le peuple et conduire des guerres de conquête. Ils sont sacrilèges et tyranniques. Ne sachant convaincre et dédaignant la raison, ils se font obéir par la violence ou par l'emploi de talismans. Ils fustigent le sol et tirent des flèches contre le ciel. Ainsi firent le duc Yen et le roi Wou-Yi, qui périt foudroyé par le choc en retour. Ils ont le goût des pratiques magiques et des arts interdits. Ils prient les sorciers de leur apprendre à traverser le feu. Ils préfèrent les sortilèges aux réalités, le mensonge à la droiture, le ressentiment à la justice.

Ce sont des rebelles. Ils ont pour patron Tch'e-Yeou dont les historiens discutent s'il fut un ambitieux issu du peuple ou un noble, mais qu'ils s'accor-

dent précisément à déclarer rebelle. Il opère dans la période de troubles qui marque le déclin de la Vertu de Chen-Nong et l'ascension de la Vertu de Houang-Ti. Tch'e-Yeou était le Maître de la guerre. Son étendard l'annonçait. Il rénova l'art militaire et imagina des tactiques surprenantes. Combattant contre Houang-Ti à la bataille de Tchouo-Lou, il suscita un grand brouillard qui empêchait les soldats ennemis de trouver leur chemin (c'est alors que Houang-Ti inventa la boussole). Chef d'une confrérie, il était aussi compté comme 72 ou 81 frères monstrueux. Le *Long yu ho t'ou* les décrit ainsi : « Les 81 frères avaient des corps de bêtes et des voix humaines, des têtes de cuivre et des fronts de fer. Ils mangeaient du sable. Ils inventèrent les armes, épieux, sabres, lances et grandes arbalètes. Ils terrorisaient et ébranlaient le monde. Ils massacraient. Ils manquaient de Vertu. »

Eux aussi représentent les forces démoniaques sur lesquelles s'appuient les souverains maudits, quand la Vertu de leur race se trouve fatiguée et réduite.

Kie fut le dernier des Hia, Cheou-Sin, le dernier des Yin. En apparence, c'étaient des souverains puissants et fortunés. Ils prélevaient sur le peuple des taxes extraordinaires. Ils entreprenaient de grands travaux, élevaient des monuments fastueux et dilapidaient le trésor public. A la guerre, ils remportaient des succès éclatants à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Empire. C'étaient des succès de perdition. Leurs victoires étaient, en réalité, néfastes. Elles épuisaient la puissance de la nation au lieu de l'augmenter et elles ruinaient sa gloire. Ni Kie ni Cheou-Sin ne supportaient les remontrances. A l'égard des sages, ils se montraient cruels et sarcastiques. Cheou-Sin éventra Pi-Kan, pour vérifier si le cœur de ce philosophe

LE ROCHER DE SISYPHE

avait sept ouvertures « comme doit les avoir celui d'un honnête homme ». Les Annalistes se réfugièrent auprès des cours voisines. Ils emportèrent les archives. Les mauvais princes restèrent sans conseillers, sans précédents éprouvés sur lesquels calquer leur conduite, et livrés à l'adulation de mercenaires sans scrupules. Cheou-Sin, écrit Sseu-ma-ts'ien « était supérieurement doué pour le mal; il voyait et entendait avec beaucoup d'acuité; sa force était surhumaine; avec sa main, il terrassait les animaux furieux. Il intimidait ses vassaux par ses capacités, il s'éleva haut dans l'Empire par sa renommée; de la sorte, il fit que tous étaient sous sa dépendance... Il rendit plus terribles les supplices et les châtimens. Il y eut la torture de la poutre de métal placée sur le feu ». Il fit exécuter les marquis de Kieou et de Ngo. Son grand-officier le quitta et devint l'Annaliste des

Tcheou. De même Fei Tch'ang quitta Kie pour devenir le cocher de T'ang le victorieux., (Celui-ci était un restaurateur et un doux. ce qu'on exprimait en disant que, dans ses filets, il ne capturait que les animaux « qui en avaient assez de la vie ».) C'est le maître de musique de Cheou-Sin, qui composa, avant de se suicider, l'air funeste dont la mélodie dangereuse séduisit plus tard le marquis de Tsín et fit apparaître des grues dansantes. Ainsi tout destinait le tyran à une fin exemplaire. De fait, sa mort, grandiose et misérable à la fois, fut une sorte d'apothéose sinistre. Il dut se brûler sur une tour avec ses trésors et ses femmes. Son ennemi décocha des flèches sur son cadavre et suspendit, comme un terrible trophée, sa tête carbonisée au grand étendard blanc, orné d'un Corbeau Rouge, emblème de la nouvelle dynastie.

Les monarques désordonnés sont orgueilleux et insolents. Ils ne peuvent rien bâtir de stable et d'heureux, car ils ne savent pas s'humilier comme il est prescrit; ils ignorent la modestie rituelle, la modération nécessaire au souverain pour conjurer les catastrophes au lieu de les attirer. Un prince se nomme lui-même « l'homme de petite vertu ». C'est le sens du pronom de la première personne par lequel il se désigne habituellement. Mais en cas de calamité publique, le pronom de rigueur signifie « petit orphelin ». Les Annalistes louent un prince de Song d'avoir répondu aux condoléances qu'il recevait lors d'une inondation : « C'est parce qu'en vérité j'ai manqué de respect, que le Ciel a fait descendre ce malheur. » On le loua de s'être nommé dans cette phrase par le terme exact de « petit orphelin ». Cette désignation convenable garantissait la prospérité de l'État.

Un violent, par définition, est incapable d'humilité. Il veut forcer les Puissances, les Vertus, les Prestiges. Il accuse autrui au lieu de s'accuser lui-même. Il ne se sacrifie pas, mais sacrifie les autres pour lui : le devoir d'un chef est de se sacrifier. Qui ne sait pas céder n'est pas fait pour commander. La vertu fondamentale est le *Jang* : elle consiste à décliner l'honneur auquel on a droit. On se qualifie pour une charge en la refusant d'abord. Le bon souverain repousse l'Empire avant de l'accepter. Seul qui est assez fort pour s'effacer manifeste qu'il aura (à plus forte raison) la force de s'imposer et qu'il saura le faire avec mesure. Mesure et Force vont de pair et constituent la Vertu. Car, pouvant excéder, se tenir en retrait, voilà la force, la mesure, la vertu. La force sans la mesure introduit le désordre et la perte. La mesure d'un faible, c'est la pusillanimité, le caractère d'un être

timide et infirme, qui n'est vertueux que par nécessité et dont il faut craindre les défaillances. En renonçant volontairement à un avantage offert, on montre qu'on n'en exagère pas le prix et qu'on sait à la fois réprimer son ambition et prendre un risque généreux. On surmonte à l'avance les tentations d'abuser du pouvoir. On confirme qu'ayant su se réformer, on est digne et capable de réformer les autres. Or les philosophes soulignent qu'ils n'ont jamais entendu dire que l'Empire eût été réformé par quelqu'un qui ne s'était pas d'abord réformé soi-même, et encore moins par quelqu'un qui s'était déformé soi-même (car il aurait déformé le peuple en lui donnant pour principes les erreurs auxquelles il s'abandonnait).

Tout concorde ainsi à démontrer que l'instaurateur d'un ordre nouveau ne doit être ni avide ni emporté. Ces commandements s'étendent aux souverains : « Le

Fils du Ciel, est-il prescrit, cultive des concombres et des fleurs. Il n'amasse ni ne thésaurise les moissons. » Il donne l'exemple de la modération. Les mauvais princes sont des accapareurs. Ils profitent de la puissance. Les premiers Empereurs ne tenaient même pas à la conserver. Ils offraient volontiers l'Empire : « Ceux qu'ils honoraient de cette proposition se suicidaient. » C'étaient des Saints. Ils savaient qu'il n'y a pas de vrai pouvoir hors de l'Union avec le Tout.

Au contraire, tout pouvoir, tout abus de pouvoir semble bon au souverain excessif. Il attire vite des calamités sur la nation. Il ne sait pas la sauver d'une inondation. Il construit des digues, car son caractère le porte à violenter le cours des choses. L'eau s'accumule, déborde, provoquant un désastre accru. Mais le souverain sage creuse le lit des rivières et construit des canaux. Il respecte les lois

naturelles. Ainsi procéda Yu le Grand qui « ouvrit le cours des Neuf Fleuves et les conduisit aux Quatre Mers ». Yu savait céder et se dévouer : il fonda la dynastie Hia. A Ts'i, la famille Tch'en se servait pour ses échanges de deux séries de mesures : pour les grains à recevoir, elle employait les plus petites, pour les grains à donner, les plus grandes. Un sage annonça que les Tch'en supplanteraient la famille régnante. En effet, tandis que « les grains amassés dans les greniers du prince étaient livrés à la pourriture et aux insectes », le peuple célébrait par des danses les largesses des Tch'en et souhaitait qu'ils parvinssent au pouvoir. Après une guerre victorieuse, ils cédèrent tout le butin au duc de Ts'i. Ils ne voulurent rien accepter. Il fallut l'intervention de la princesse douairière pour les fléchir. Ainsi les Tch'en « augmentèrent leur élévation ». Ceux-là n'ignoraient pas l'im-

portance du *Jang* comme principe du pouvoir. Ils se souvenaient que seul l'art de céder permet un aménagement durable du monde et de la société. « Quand des seigneurs entrent en relations, dit le *Li-ki*, s'ils manifestent du respect et s'ils pratiquent le rite de céder (*Jang*), ils évitent l'arrogance et l'oppression. » Le *Tso-tchouan* n'est pas moins catégorique : « Le *Jang* est le principe des rites. Quand le siècle est bien réglé, les Grands promeuvent les talents et savent céder à leurs inférieurs. Les détracteurs et les méchants sont exclus et chassés. Il n'y a pas de rivalité. C'est ce qu'on appelle la Belle Vertu. Aux périodes de trouble, les Grands se vantent de leur gloire et oppriment les petites gens. » « L'Honneur, lit-on encore dans le même ouvrage, constitue la norme de la Vertu, la Bonne Foi en constitue la Force, l'Humilité et le *Jang* en constituent le fondement. »

La leçon est claire, qui montre de la sorte l'établissement de l'ordre si particulièrement lié à la pratique de la modestie rituelle. Le Fils du Ciel en doit donner l'exemple. Les ministres l'imitent, puis les fonctionnaires supérieurs et subalternes. Ainsi la modération, la mesure (tomber *juste*, donner le son *juste*, avoir un cœur *juste*) se répandent dans le peuple. Les monstres qui sévissent durant le règne des tyrans sont bannis. La Vertu se reconstitue après l'apogée de la violence et de la fraude. Le mauvais souverain, dont l'âme participait de la nature des monstres et qui gouvernait en la favorisant, est dépecé et écartelé. Les morceaux de son corps sont dispersés aux frontières comme avertissement (et ceci aussi se dit *Jang*, avec une légère différence dans le caractère d'écriture). On distingue avec éclat où résidaient l'ordre et la durée et où, le désordre et l'infamie. Les

CIVILISATION

prestiges s'évanouissent, la fantasmagorie se dissipe. La maîtrise de soi triomphe du vertige. Les calamités sont conjurées. Une Vertu jeune et efficace préside aux relations humaines. Et jusqu'à ce qu'elle s'épuise et se corrompe, le bonheur et la justice sont assurés, autant qu'il se peut dans un monde où les démons gardent tant d'accès.

III

PATAGONIE

à Victoria Ocampo.

Voici les bords d'une étendue morne et inhospitalière. Il y court le vent le plus rapide du globe. Il apporte du pôle comme mille et mille flèches de glace qui percent toute protection et fondent cruellement dans les veines et les os, là où semble couvrir la chaleur de la vie. L'homme vêtu du cuir des bêtes qu'il paît, marche en chancelant sous la pression insistante des rafales. Ses mains sont avides de tout appui qui lui permette, pour vaincre la violence infatigable de la tempête, de moins dépenser d'une énergie précieuse. Les pires jours, il doit ramper. Quelle végétation résiste à de tels souffles? Des racines profondes et fibreuses, pleines d'un

lait visqueux, risquent de place en place, au-dessus du sol, des coupoles basses et compactes, faites d'une mousse plus dure que la pierre. Loin de l'entamer, les cailloux s'effritent sur cette herbe de fer. Et le mouton qui doit la ronger ou périr s'y use les dents en moins d'un an.

Des bateaux chargent les ballots de laine qu'on vient accumuler de loin en loin sur les plages des estuaires et des baies. Ils déposent, en échange, des machines, des meubles, des livres, tout ce que les premiers habitants d'une terre sauvage peuvent réclamer aux ports lointains de la civilisation.

* * *

Le quatrième jour après avoir quitté le dernier comptoir où l'on embarque ces dons d'un autre monde, le navire se trouve devant une porte gigantesque. De hautes falaises lumineuses barrent sa

route et ne laissent devant lui qu'un étroit goulot que rend obscur leur blancheur éclatante. Les murailles qu'elles élèvent semblent enclore un paradis mystérieux. Mais s'écartant avec hâte, elles s'effacent dans le lointain, se confondent avec l'horizon et se rapprochent enfin derrière le bateau comme pour l'enfermer dans un lac immense et sans issue. Seule leur face d'ombre est bientôt visible et le soleil qui se lève sur la pleine mer ne parvient sur les eaux encore ténébreuses de la baie que par la fente mince et comme fragile qui en constitue l'unique accès.

On distingue sur la rive qui s'approche les habitations les plus rudimentaires que puisse bâtir l'homme civilisé. Un camp volant eût semblé contenir une vie mieux installée dans ses mœurs, plus sûre de ses lois et de sa permanence. Ces maisons de tôle ondulée, correctement rangées en rues perpendiculaires, paraissent les plus

vides de souvenirs et d'intentions qu'on puisse voir. Elles obéissent à une disposition uniforme qui fait contraste avec le plan toujours personnel des villages qui, en de plus anciennes contrées, étoilés autour d'une église ou alignés le long d'une route, dénoncent une géographie toute humaine et toute façonnée par le site. Ceux qu'abritent ces parois n'ont pas pensé à faire passer en elles quelque chose de leurs goûts. Aucun n'apposa sur ces niches et sur ces hangars la marque d'une âme singulière. Il eût suffi pourtant de la moindre recherche. Il n'eût fallu qu'une fleur derrière un rideau ou qu'un rideau derrière une vitre. Il ne s'agit pas ici de pauvreté, mais d'absence. Il manque à de telles constructions ce que possède la tente du nomade et jusqu'au gîte de la bête : d'être formées à l'image de l'être particulier qui s'y loge et d'en manifester un peu les soucis et les fêtes.

Le même abandon règne sur la plage. On y rencontre des cadavres de moutons, que permettent de reconnaître quelques flocons de laine tremblant sur le squelette. Plus loin, on distingue les restes d'un phoque dont la fourrure sombre a mieux résisté à l'intempérie. Elle est crevée seulement par les puissantes palettes des nageoires et on voit les doigts parallèles qui les terminent, encore serrés comme pour chasser l'eau. Ou c'est une carcasse d'oiseau plus qu'à demi enfoncée dans le sable humide et d'où le vent arrache les dernières plumes. On dirait que la faune entière de la création a délégué là des représentants pour y mourir. Une carapace d'oursin recouvre un crâne de passereau. Les cornes d'un bœuf s'appuient contre une vertèbre de baleine. De toute taille et de toute espèce, venus les uns de la plaine, les autres sortis des vagues, les troisièmes descendus des airs, des

animaux innombrables se sont ici rejoints pour expirer dans une première et fatale familiarité. Le destin, qui les a fait vivre dans des éléments contraires et qui les a munis de pouvoirs si divers, se plaît à les réunir à l'heure de leur trépas : un rendez-vous tardif rend fraternellement au néant les êtres les plus dissemblables. Des coquilles, des ailes, des cartilages manifestent pour un instant encore leur différence vaine. La vie pour laquelle étaient faites ces structures merveilleuses les a quittées. La chair qu'elles soutenaient et enfermaient disparaît vite dans un sol qui sait fondre tout. Et les plus durs vestiges, broyés doucement par l'inutile énergie d'un océan, sont transformés à leur tour en une poussière indistincte. Ils suivent les plumes et les écailles qui les ont recouverts (chacune était un chef-d'œuvre surhumain de matière et de couleurs). Ils rejoignent la molle substance qui a pourri

d'abord et qu'on avait crue plus chaude et plus vivante quand elle n'était que plus périssable.

Jusqu'aux pierres s'usent ici et se trouvent impuissantes à conserver leur forme et leur dureté. Il ne leur servira pas toujours de ne pas respirer. Cette plage est implacable pour la matière elle-même. Elle proclame avec éloquence une loi de destruction universelle et terrible. Les rumeurs de la guerre, les hécatombes et les incendies ne sont plus soudain un scandale et apparaissent plus tôt comme une hâte que rien ne rend nécessaire. Comme l'affirmèrent de tout temps ceux que tiennent le goût et la religion de la guerre, tant de massacres affreux semblent bien conformes à l'ordre du monde. On les croirait une sorte de puérile impatience, une étrange rage de bousculer le temps et de devancer l'heure. Le tranquille charnier qui s'étend ici

leur donne l'air d'une fièvre de la nature qui, ne démentant pas son ordonnance secrète, précipite seulement les battements de son cœur et rend tout en elle violent et tumultueux.

Ainsi l'horreur des champs de bataille se trouvait confirmée par une étendue calme où chaque élément concourait à faire lentement retourner aux plus simples espèces la multitude des architectures délicates qu'une énergie divine habita. Sans haine, le soleil et le sel dissolvent leurs débris. Cet astre et ces cristaux, où l'on découvre volontiers la source et le signe de la vie, on les surprend occupés à en effacer jusqu'aux traces.

* * *

Un cadavre manque à l'ossuaire : celui de l'homme, qui recueille les restes de ses compagnons et qui s'applique à conserver

à leurs dépouilles sa forme particulière. Il défend sa propre ressemblance contre les carnassiers, le ressac et le vent. Il veille en vain sur une intégrité que tout attaque et désagrège. Quel prodige que ce soin ! Si l'homme pense qu'il ne subsiste rien de son être après la mort, quel scrupule le fait enfouir ou embaumer une défroque hors d'usage ? S'il imagine qu'on ne sait quoi d'immatériel prolonge son existence dans quelque au-delà, raison de plus pour qu'il dédaigne l'enveloppe importune qui emprisonnait l'étincelle. D'où vient donc cette mystérieuse révérence que portent presque également le doute et la piété à une masse de chair vouée certainement à la dispersion ou à la pourriture et qui doit bien contenir, comme les autres cadavres, quelque reste dont l'industrie puisse profiter, si elle sait s'en emparer à temps ? Mais ni l'attente d'un autre monde ni la certitude du néant ne consentent à livrer

LE ROCHER DE SISYPHE

une substance inerte aux artisans qui tireraient d'elle des principes utiles. L'homme, qui n'aime rien laisser perdre, fait exception pour les corps de ses semblables. Il lui paraît encore plus sacrilège de s'en servir que de les abandonner. Aussi les gardant de toute atteinte étrangère, il les dépose dans un espace clos où rien ne doit troubler le progrès de leur solennelle et propre destruction. Il ménage avec sollicitude un asile net à leur coulée dégoûtante, comme s'il voulait empêcher le mélange de cette matière et de cette autre moins parente avec laquelle inévitablement il lui faudra se confondre.

C'est pourquoi les traces de l'homme sont seules absentes du macabre musée d'os, de cuirs et de duvets. Les frustes habitants de la côte ont suivi la loi de leur espèce et, avant d'élever pour eux-

mêmes de plus stables bâtisses que les maisons faites des boîtes de conserve qu'apportent les bateaux pour leur faim, ils ont délimité à l'écart l'enclos de leurs morts. A l'abri d'un mur, ils ont fait pousser des arbres qui donnent inutilement à des pierres l'ombre dont les vivants restent privés. Ils n'ont pas pris tant de peine pour leurs propres demeures. L'instant que l'homme doit passer sur cette terre leur semble sans doute trop bref pour que la patiente croissance d'un arbre paraisse à sa proportion. La fraîcheur qu'il dispensera plus tard, ces éphémères n'ont pas le temps de l'attendre; aussi la réservent-ils à leurs dépouilles, qui en jouiront durant une saison moins fugitive. Ils ornent d'un lent feuillage le lieu de leur dernier et durable loisir, comme s'ils voulaient le rendre meilleur et plus séduisant que le repos qu'ils s'accordent parfois au crépuscule

après le travail de tout un jour dans la prairie sans ombre. Ceux qui sont à naître hériteront pourtant de la plantation vouée aux morts, qui fonde dans la solitude naturelle le début d'un paysage humain.

* * *

L'émigrant qui s'établit là ne peut rien emporter de tout ce qu'il quitte. Il s'y rend seul et nu : il comprend qu'il doit ici recommencer l'histoire de l'homme. Il n'acclimatera sur ce sol aucune plante de l'ancien jardin, car il leur faut une terre cultivée depuis très longtemps et il n'est pas l'heure encore de prendre la bêche et le râteau, là où la charrue n'a jamais passé. Il faut retrouver chaque article du pacte qui préside à la difficile administration des relations humaines, chaque règle d'une syntaxe secrète et délicate qui ne fut jamais formulée, mais que des

siècles d'usage rendirent précise et dure. Elle enseigne à l'enfant comme un second langage qui donne aux mots de l'autre leur sens et leur aloi. Les principes d'hygiène et de politesse, de gastronomie et d'honnêteté, tout se compose et s'appuie. Les préceptes pour l'attelage des animaux, pour la taille des arbres fruitiers, les motifs des dentelles et les points des broderies, les recettes pour la distillation des liqueurs, pour leur mise en bouteilles, les conseils sur la façon et sur l'heure de les servir, sur la bonne manière de les boire, l'une d'un coup, l'autre à petits traits, la nécessité d'en faire compliment, et s'il faut y ajouter de la cannelle, du gingembre ou du sucre, et si c'est du sucre qu'il faut mettre, s'il convient de le déposer au fond du verre (et quelle doit être la forme de celui-ci), ou s'il vaut mieux le faire fondre sur une cuillère ajourée en égouttant sur lui une eau pure; les règles

de méfiance de soi-même à l'usage des savants et des historiens, les maximes de la morale, les plus fragiles toujours et qui sont les plus faciles à ne respecter qu'en apparence, les commandements de la délicatesse, qu'il n'est pas rare de voir subsister dans les cœurs révoltés contre tous les autres et qui forment en eux comme un dépôt indélébile; comment on rend un service et c'est sans le faire sentir et sans jamais le rappeler, comment on offre un cadeau et la façon de donner, on le sait, vaut mieux que ce qu'on donne, ces menus codes de travail, de civilité et d'étiquette forment la conscience et lui apprennent à résister aux tentations de la grossièreté. En face des avantages qui reviennent naturellement à la violence, à la ruse et à l'argent, ils fondent un autre prestige que ni la brutalité, ni la fraude, ni la richesse ne savent tout à fait réduire. Ils rendent possible toute gloire. Ils per-

mettent l'existence de biens dont ni l'achat ni le mensonge ne peuvent assurer la possession; et le sort ni la puissance n'en établissent pas davantage la propriété. Ils habitent l'âme et sont justement ceux qui, la rendant ferme et incorruptible, lui confèrent comme une grâce qui la garde au moins de céder à la peur ou à la convoitise. Mais c'est mal s'exprimer peut-être que de dire ainsi qu'ils habitent l'âme. Ils la constituent. Car je ne sais ce que désigne ce mot sinon précisément un pouvoir que l'homme petit à petit peut faire mûrir en lui, un refus qu'il sait toujours mieux opposer à la fureur des monstres qu'il porte comme aux menaces et aux appâts dont dispose le monde pour l'effrayer ou le séduire. Cette âme, parmi ceux qu'il fréquente, chacun distingue facilement qui la soigne et qui la néglige. Et je ne sais non plus ce qu'on nomme civilisation, sinon l'habitude de

rendre hommage à ces trésors invisibles et la finesse de perception qui permet d'en apprécier la qualité. Est-ce l'apanage d'un palais entraîné, d'une ouïe subtile, d'une main qui sait peser ou d'une faculté plus générale de discerner la transparence et l'orient des choses, vertus, perles ou vins? Il n'est pas temps d'établir sur des fondements éprouvés la hiérarchie de telles expertises des sens, de l'intelligence ou du cœur. Pour l'instant qu'importe où elles sont appliquées, pourvu que ce soit aux résultats précieux d'une grande patience. Même si tous les chefs-d'œuvre ne méritent pas également tant de sollicitude, c'est beaucoup déjà qu'aucun ne laisse saisir d'emblée son excellence. Chacun d'eux force un profane à l'étude pour le reproduire ou le goûter et il n'est pas d'éducation inutile. La discipline qu'aura suivie ce rustre ne l'affinerait-elle que sur un point sans importance, qu'elle

accroîtra en lui et à son alentour une sévérité fertile, capable de s'étendre à de plus hautes ambitions. Il est heureux que les perfections éclatantes qu'on constate dans la nature et qui s'y montrent immédiates et définitives, ne soient pas le privilège de l'homme. Comme il lui faut beaucoup de soins pour former les siennes, il ne les perçoit pas non plus sans apprentissage. Et il en exige de toujours plus achevées. Celles qui le ravissaient à l'instant et qu'il se félicitait d'avoir réussies, le déçoivent aussitôt. Elles ne servent qu'à lui en faire concevoir d'autres qui provoqueront à leur tour plus d'exigences qu'elles n'en auront satisfaites. Il n'est pas au monde de merveilles, il n'est ni temple ni joyau, ni science ni sainteté dont la naissance, fût-elle due à la brusque adresse du génie ou à quelque grâce plus mystérieuse encore, ne vienne enfin récompenser un enfantement séculaire.

* * *

De tous les fils qui composent ailleurs le frêle réseau de contraintes et d'applications, d'où surgissent à la longue les miracles, il n'en est aucun, sur ce rivage déshérité, qu'il ne faille tisser à nouveau. Il faut retrouver à sa source la nécessité de chaque obligation et, après beaucoup d'erreurs et d'approches, découvrir sa juste définition et son exacte formule. Le cœur de l'homme est plus difficile encore que la terre à ensemençer. Aucun enchantement n'en tire des récoltes d'un seul coup. Il faut à une agriculture si délicate les travaux d'une dynastie de maîtres fermiers. On ne saurait prévoir à quelles chansons et à quels pas de danse aboutira tant d'amour et d'obstination, à quels mots de rencontre et d'adieu, à quelles méthodes d'arpentage et de construction,

à quelle hiérarchie enfin des mérites et des vertus. Peut-être verra-t-on surgir des coutumes étranges, des édifices surprenants, une législation singulière par comparaison aux arts et aux lois d'ailleurs ou d'aujourd'hui. Les civilisations sont diverses et ne se laissent pas mutuellement pénétrer. Leur croissance entière les sépare. Chacune semble à l'autre barbare et monstrueuse. Quand l'une d'elles admire des chefs-d'œuvre énigmatiques, c'est qu'elle doute des siens ou qu'elle sait que son enthousiasme frivole ne modifiera pas ses préférences intimes. Pourtant, tous les styles sont apparentés, car ils supposent également la même persévérance et la même discipline. Ils démontrent qu'un effort toujours appliqué à la même fin consacre la vie de l'homme à une tâche dont elle tient sa grandeur. Les générations prenant la suite l'une de l'autre dans le même chantier accomplissent un travail

de longue haleine, que l'individu ne réussirait pas dans le bref instant et avec le faible pouvoir dont il dispose. Il perdrait sans profit une peine qui ne prolongerait rien et qui n'eût rien fondé. Un isolé ne peut être le joint d'une tradition et d'une aventure. Il ne continue ni n'ouvre rien. Jusqu'à la révolte lui est impossible. Contre quoi son énergie se lèverait-elle ? Ne recueillant aucun héritage, naissant dans un désert, ne rencontrant aucun obstacle, il n'aurait à secouer aucun joug. Contraint à jouir de l'instant, il ne léguerait aucun exemple à suivre, aucune œuvre à terminer, fût-ce aux noirs travailleurs dont parlent les maudits et qui démasquent avec une juste rage les respects hypocrites et les fausses dévotions. Ceux-là déblaient le terrain pour que d'autres bâtissent et leur rébellion témoigne d'une haute fidélité. Mais celui, s'il existait, qui se tient seul, sans historien ni

prophète, qui n'a pas de souvenir et ne caresse pas de projets, je doute qu'il mérite le nom d'homme. Son ouvrage et ses cris ne seraient pas plus durables que les nids et les pépiements des oiseaux, sa voix inarticulée ressemblerait aux rires stupides et monotones des mouettes qui s'assemblent sur ces sables, et il n'aurait pas eu, parmi tant d'ossements, de toisons et de plumages, à remarquer l'absence du cadavre humain.

Partageant durant sa vie l'inconscience des bêtes et incapable d'embrasser par l'esprit plus de temps que le sort ne lui en concède pour son existence, il serait rendu à la nature sans forme ni délai, livré tout de suite au soleil et à la vague. Sa carcasse, abandonnée avec indifférence, ne recevant pas plus de soins que celles des moutons et des phoques, se desséchera avec elles, aussi rapide à disparaître que les œuvres vaines de tous

les vivants fraternels qui, pour n'honorer pas leurs morts, recommencent sans fin la même vie.

En creusant une tombe à sa dépouille, l'homme fonde ses prétentions sur l'avenir. Il ne consent pas que son existence répète celle de ses pères, comme se répète éternellement la vie des autres êtres qui n'ont rien à recevoir ni à transmettre. Il montre également qu'il sait se souvenir et qu'il sait préparer. Il établit une continuité. De même qu'il associe ses efforts à ceux de ses contemporains, il les unit, sans qu'il s'en rende compte, à ceux d'une multitude d'êtres disparus ou futurs. Il participe ainsi à la construction d'un édifice secret dont il ne connaît ni le plan ni les dimensions. Il ne sait pas que sa peine, ses querelles et ses audaces, plus

fécondes que sa docilité, acheminent la Maison changeante qui l'abrite, de sa première ébauche à sa suprême architecture. Insensiblement la main de l'ouvrier acquiert une adresse infailible, le céramiste et le poète définissent les règles de leur art, le sculpteur sait trouver la courbe la plus franche et choisir la matière la plus dure, le cœur apprend le prix des vertus d'usage quotidien : la fermeté, la discrétion, la délicatesse, la générosité ou telles autres qui soudain s'imposent à son élection. Il atteint enfin à concevoir la valeur de mérites singuliers et hasardeux, qui servent dans les circonstances difficiles et qui demandent plus de grandeur, de courage et d'espérance.

* * *

Telle apparaît une civilisation. En voici le gage dans le jardin dédié, sur ce rivage sévère, à d'insensibles dépouilles. Les

arbres rétifs et l'ombre que l'homme imagine avoir fait croître ici pour d'autres ombres, déjà promettent à une terre désolée les forêts surnaturelles qui consacrent sa vaillance et ses dévouements.

Là, sur un sol si âpre qu'on doute qu'il puisse jamais s'y accrocher, un hommage de feuillage publie la première victoire de l'homme. Qui ne reconnaîtrait en elle le destin de cet être acharné? Il peuplera l'immensité infertile et en fera monter toutes sortes de cités et de moissons.

Il restera toujours d'assez grands déserts pour ceux qu'aucune abondance ne rassasie. Et quel serait le sens de leur dédain, s'ils ne quittaient rien? A ces contempteurs, il ne manquera pas d'espaces vides pour nourrir leur âme d'une substantielle absence. Mais un tel détachement, la dernière conquête de rares élus, est situé au delà des biens que l'homme doit d'abord s'enorgueillir d'avoir produits.

Je veux qu'il aille vers le dénuement à travers l'excès des encombrantes richesses qu'il doit à son ardeur et à son génie. Je veux qu'il atteigne la pauvreté, délaissant les talents et les vertus mêmes qu'il lui a coûté le plus d'acquérir. Pénétrant sur ses étendues solitaires, je fais des vœux pour la fertilité d'une contrée misérable où n'aborderent au début que les pêcheurs d'âmes et les chercheurs d'or. Je désire voir récompensée leur double avidité et contempler ce continent des promesses couvert d'épis miraculeux.

* * *

Descendant le long de la côte jusqu'à l'une des extrémités des terres, je retrouve au large les présents immortels que personne ne mérita et devant qui les civilisations mêmes ne semblent durer qu'un jour : la mer, le vent froid du pôle

et cette fixe constellation écartelée en sautoir sur le plus vaste ciel. Je ne me hâterai pas de mesurer ma vie à leur longévité. Il me faut auparavant apprendre à n'être pas indigne des ouvriers obscurs qui commencent ici une œuvre périssable. Là-bas, l'antique effort de leurs prédécesseurs m'a fait opulent. Vais-je leur être infidèle, quand la fidélité ne me commande que de bien exécuter ce que j'ai choisi d'accomplir ? Comblé de richesses et né dans l'entrepôt même où l'histoire les amassa, je suis trop redevable aux hommes pour mépriser leurs travaux et m'abstenir d'y prendre part. Je dois, comme fit chacun d'eux, apporter au trésor commun, à force de décence et de rigueur, un jour heureux, la chance aidant, une minuscule paillette. Alors seulement, je ne me sentirai plus parasite ou imposteur, mais me tiendrai bien droit à ma place et dans mon rang. Je pourrai traiter

CIVILISATION

toutes les œuvres de l'homme d'égal à égal. J'aurai même conquis le droit de m'en éloigner et de voir comment, jusqu'à les faire disparaître, les rapetisse la distance.

Contrée toute d'espace et d'appel qui compose sur le sol un site comme il faudrait avoir l'âme...

**SOURCES
DE LA MORALE**

Il est plus d'un philosophe pour accuser la civilisation de ruiner les mœurs. Sans doute ont-ils raison. Ils ne s'accordent pas pourtant sur ce qu'elle détruit. La conscience, dit l'un; et l'autre : l'énergie. C'est pourtant la même malversation qu'ils incriminent. Encore une fois, vaillance et honnêteté paraissent inséparables, comme déjà le suggérait le vocabulaire où démoraliser ne signifie pas corrompre, mais décourager. Le courage serait-il si nécessaire à la vertu? Et comment arrive-t-il qu'on reproche à la civilisation de leur nuire à ce point? C'est à elle pourtant qu'on doit les règles qui forment la morale et qui gênent l'homme si fort dans la poursuite de son plaisir ou de son intérêt. On se demande d'ailleurs d'où vient qu'il

se les soit imposées, tant il les supporte avec peine et tant il doute qu'elles soient fondées en raison. Il faut avouer qu'au cœur des États bien policés, chacun aperçoit surtout combien elles sont dangereuses à suivre pour sa prospérité et même pour sa sauvegarde. Est-il honnête, on le dupe aussitôt; s'il est généreux, un fripon en profite. On se moque de la victime au moins autant qu'on la plaint. Il n'est vertu qui ne fasse passer pour un sot celui qui la pratique. Il est tentant de simuler seulement qu'on est honnête et, pour le reste, d'agir à sa guise. La société, la plupart du temps, ne demande pas davantage. Sans doute, il y a des lois; dont la crainte, dit-on, est le commencement de la sagesse. Il est douteux qu'elles soient celui de la moralité. Car on concevra difficilement qu'on puisse fonder celle-ci sur l'appréhension. Les lois n'invitent qu'à la prudence. Chacun prétend les

avoir pour soi et s'abriter derrière elles jusque dans ses mauvaises actions. Elles ne sont jamais si complètes ni si bonnes qu'un habile homme n'y puisse réussir. Il les respecte, les tourne ou manœuvre pour échapper, le cas échéant, au châtiement qu'elles prévoient. Voilà tout. Qui ne se convaincra que, dans ces conditions, le mieux n'est pas de faire en sorte d'obtenir le plus en risquant le moins? L'idéal serait même de ne rien risquer du tout. Il est peu de mortels satisfaits de leur sort; mais moins encore qui, pour le changer, s'engageraient dans quelque aventure incertaine. La paresse, la timidité, l'accoutumance font taire l'ambition. Chacun considère la tranquillité comme le premier des biens. Or il n'est rien qui ne conseille si vivement l'égoïsme, et le plus facile de tous : celui qui s'abstient. Voilà qui cause à la fois la ruine de la vertu et celle de la vigueur. Les mœurs sont

adoucies, la violence condamnée. Tous savent qu'il faut sauver les apparences et qu'on ne gagne rien par la brutalité. On l'abandonne pour la fourberie et tout moyen de parvenir qui ne demande même pas qu'on soit brave. Certes, en ce sens, nul doute que la civilisation ne constitue une manière de prime à l'hypocrisie et à la faiblesse. Elle montre dans la vertu un luxe coûteux, sinon une simple sottise et dans le même temps réprime autant qu'elle peut l'usage de la force. Comment s'étonner après cela que prospère une race sans énergie ni principes que la lâcheté seule, le plus souvent, préserve du crime?

Je tiens pour miracle qu'il subsiste de la moralité dans le monde. Je ne crois pas que la bêtise la maintienne : car les

hommes ne sont pas si dépourvus de bon sens qu'ils n'aperçoivent pas très vite l'avantage d'être malhonnêtes. Je n'imagine pas trop non plus que la crainte d'un châtiment éternel dans un autre monde les empêche de se mal conduire dans celui-ci. L'autre monde est bien lointain. En tout cas, je n'ai jamais vu ceux qui professent une telle croyance se conduire sensiblement mieux que ceux à qui elle fait défaut. Mais si c'est la sécurité qui amollit l'homme, de l'épreuve ne saura-t-il tirer à la fois rectitude et fermeté? Il faut absolument qu'il possède l'une et l'autre. Car s'il est retenu par la peur, où est son mérite? S'il n'est fort que pour suivre impunément son caprice, quel motif le retiendra des pires excès? Et si c'est contraint qu'il renonce à prendre pour maxime son plaisir ou son avidité, sa réserve perd aussitôt sa valeur. Il n'est ainsi qu'un moyen, il me semble, de sortir de cette

difficulté : c'est que la contrainte surgisse de son action même et qu'il demeure toujours libre de s'y plier ou de s'y soustraire. C'est pourquoi je soupçonne que les sources vives où la moralité jaillit et se renouvelle ne se rencontrent pas dans les lieux où l'homme se trouve le plus à son aise et où tout est conçu pour son confort. On les découvre dans des sites plus sauvages.

Là où la civilisation est installée, je ne doute pas que la moralité ne se corrompe. Mais là où on la fonde, les vertus sont nécessaires et c'est en ces terrains encore vagues qu'elles rajeunissent leur autorité. L'homme n'en a jamais fini avec la civilisation : il travaille toujours à l'aménagement du monde et à la maîtrise de lui-même. Quelque grande ambition ne cesse de tenter son ardeur. En pays conquis, il est naturel que le laisser-aller s'introduise : rien de terrible ne vient

soudain rappeler à l'ordre celui qui s'endort. Il se divertit et discute à son aise; bientôt, n'acceptant plus d'obligation d'aucune sorte et n'en ressentant plus, il se prétend affranchi de tout préjugé. Il le fait sans péril. Mais aux Marches de l'Empire, il faut veiller. La moindre incartade est mortelle. Sans vaillance et sans discipline, tout s'écroule, tout recule. Sur ces frontières mouvantes, où des pionniers intrépides poussent sans cesse la civilisation, tout revêt sa juste importance et prend sa véritable place. Or il reste toujours quelque contrée qu'il est l'heure d'annexer à l'Empire. L'univers est inépuisable et la civilisation invente de nouveaux hasards au moment même où son progrès diminue la rigueur des anciens. A peine a-t-elle domestiqué les mers qu'elle songe à une autre entreprise, plus audacieuse encore. Elle n'a pas fini d'assurer les routes de l'Océan, et elle

LE ROCHER DE SISYPHE

pense déjà à en ouvrir dans les cieux de plus rapides et de plus incertaines. L'effort est toujours le même. Il exige toujours les mêmes rares qualités. C'est en ces postes avancés que l'homme connaît à quoi servent les vertus.

Qu'on se représente ainsi la vie des pilotes de ligne aux temps encore aventureux de l'aviation. Je me souviens des ouvrages où l'un d'eux, écrivain admirable, en a conté les angoisses, quand suspendus entre ciel et terre, ses compagnons ou lui-même cherchaient à éviter la tourmente ou à retrouver la route perdue. Partout et à chaque instant, la mort, à l'affût de nouvelles victimes, les guettait sous plus de masques divers que l'imagination n'en savait concevoir. C'était la neige des Andes ou les sables lybiens,

ou la mer, tant d'immensités inclémentes et solitaires où l'homme ne rencontre jamais rien que d'hostile et d'accablant. Durant le vol, c'étaient les pièges de la nature : la nuit, le brouillard, la tempête, la gelée; les défaillances du corps : la lassitude, la distraction, le vertige; sans compter les méprises et fourvoiements de l'esprit : l'erreur de calcul ou la mauvaise lecture de la carte; et, plus insidieuses encore, les trahisons de la machine : une pièce qui se rompt, le combustible qui fait défaut, un levier refusant d'obéir; le moment venu de retrouver le sol, il fallait craindre d'autres hasards : le tronc d'arbre, la fondrière, l'animal affolé, les innombrables visages imprévus d'un accident fatal. Parmi une telle multitude de périls, ces hommes n'avaient pas le loisir de débrouiller les détours du cœur, de scruter les bas-fonds de la conscience ou de se livrer à ces recherches subtiles qui sont

sujets de controverses entre les oisifs en de plus calmes parages. La mission qu'ils devaient remplir ne laissait rien en eux de disponible. Elle exigeait de chacun qu'il s'y dévouât tout entier. Leur travail accoutumé les maintenait de la sorte dans des régions fort rigoureuses de l'activité humaine où cette liberté, cette perpétuelle aisance et désinvolture qu'on vante ailleurs comme le premier des biens, est non seulement inconcevable, mais monstrueuse. Là, toute grandeur, tout bonheur même vient au contraire de la dureté des servitudes consenties. Dans cet univers, le moindre geste est irréparable : une imprudence, un oubli, un excès de zèle, un caprice ou trop de présomption, et c'en est fait. C'est la mort pour soi et pour d'autres. C'est davantage. C'est, par négligence ou, par gloriole, pour le plaisir ou la faiblesse d'un moment, une somme de labeur et d'héroïsme soudain

annulée. Il n'est pas d'excuse, il n'est pas de repentir qui vaille. Il faudra tout recommencer, au prix d'autres sueurs, d'autres rares prouesses, d'autres vies peut-être. Le désastre est sans remède, et inutile presque toujours : tout demeure à la merci d'un nouvel échec, sous la même menace d'un aussi stupide dénouement. J'ai parlé d'un pilote, j'aurais pu le faire d'un inventeur ou d'un saint. Tous ceux qui ouvrent un chemin nouveau rencontrent les mêmes obstacles et doivent montrer la même valeur obscure. Telle fut dès les premiers pas de la civilisation la rude condition des ouvriers qui dévouent leur peine à sa gloire.

* * *

Quand la vie est en jeu et qu'il faut lutter pour la défendre, tout perd son importance qui n'aide pas à la sauver. Le

reste est vétille. L'homme alors devine sur-le-champ sur quelle part de lui-même il peut compter. Il ne cherche pas son salut dans le peuple de ses songes. Il lui devient clair que ses désirs inconnus de lui-même ne valent pas la peine qu'il en prenne connaissance. Il ne se sent rien de commun pour l'essentiel avec des impulsions confuses, capables peut-être de le troubler un instant, mais qui ne sont rien hors d'une ombre propice. Cet amas de déchets qu'il chasse à juste titre de sa mémoire n'est profond que comme un égout peut l'être. La véritable profondeur de l'homme réside, il le sait désormais, dans sa conscience et dans son vouloir. Il ne s'engage jamais si avant que lorsqu'il choisit et décide de persévérer dans son choix, contre vents et marée s'il le faut, et même si le ciel devait s'écrouler. C'est là le bien qu'il possède de plus précieux, la racine de son être, qu'on n'arrache pas

aisément. A l'heure de l'épreuve, il n'est de salut que dans la résistance de cette minuscule étincelle orgueilleuse. Et il a vu plus d'une fois tout dépendre de l'empire d'une force têtue qui affirme encore par un fol acharnement sa précellence sur la nature et sur la fureur même des éléments, quand le corps qui la supporte, déjà rendu, n'aspire plus depuis longtemps qu'à expulser enfin de soi ce frêle tyran obstiné.

Voilà la première leçon que retiennent les hommes dont le combat avec des puissances qui n'écoutent ni ne pardonnent constitue le sort ordinaire. Elle établit la valeur extrême de quelques vertus très simples et très communes, qui sont même les plus répandues et qu'il semble à la portée de chacun de fortifier en lui autant qu'il le désire. Car ces qualités définissent autant de vigueurs que l'exercice accroît comme il fait celle des

muscles. Elles donnent la mesure de la fermeté d'un être. C'est en elles qu'on place la confiance qu'on lui accorde. Quand elles manquent chez quelqu'un, mieux vaut ne rien attendre de lui ni en bien ni en mal, sinon les biens et les maux qui viennent de la faiblesse. Or tel est justement un des privilèges du mal qu'il reste le mal quand il est commis par lâcheté et qu'on l'a laissé faire plutôt qu'on ne l'a fait. Il demeure aussi funeste et sa fécondité désastreuse n'est pas atteinte. Elle naît mieux encore peut-être de la complaisance que de la malignité. Au contraire, un bien qui n'est pas volontaire n'est pas un bien. S'il fut accompli pour sa facilité et parce que la vilenie qui faisait alors envie demandait plus de courage, il s'apparente de si près au mal qu'il y a sans doute plus d'espoir de salut dans un forfait qu'on n'eût pas exécuté sans un cœur valeureux, qu'en une déci-

sion qui serait louable si la paresse ne l'avait conseillée, ou la timidité, ou la prudence. Telles sont les connexions étroites qui joignent la vertu et la force d'âme. Nul doute que celle-ci puisse servir au mal, mais elle est si nécessairement la condition du bien qu'il faut la préférer criminelle à une lâcheté innocente.

La force d'âme ne manque pas à ceux qui exposent leur vie pour étendre les bornes d'un Saint Royaume. Ils en ont un besoin quotidien. Sans elle, ils devraient aussitôt abandonner leur office pour quelque occupation moins périlleuse. Chaque mission remplie consacre à la fois leur bravoure et leur chance. Car il ne suffit pas qu'ils accomplissent ce qui dépend d'eux. Il faut encore que la fortune ne soit pas adverse, qui peut d'un coup trahir leur courage et qui le trahira une fois ou l'autre infailliblement, tant

LE ROCHER DE SISYPHE

les dangers qui les entourent sont extrêmes et divers. La lutte contre les éléments ou les hommes les aguerrit à la fois contre eux-mêmes et contre le sort. Ils doivent tenir bon jusqu'à l'épuisement de leurs forces, sachant que leur salut dépend moins de leur effort que du hasard. On le sait : toute épreuve qui ne tue pas fortifie. Leur vie durant, ils sont fortifiés de cette rude manière, jusqu'à ce qu'un jour le destin leur soit enfin contraire, et qu'ils meurent, non par leur faute, mais parce que leur tour est venu. Ainsi chacun trouve la mort que beaucoup de ses compagnons ont rencontrée avant lui. Peut-être n'en désirent-ils pas d'autre : celle-ci les sauve à jamais de la retraite, des loisirs dangereux de la paix, de la douceur du foyer et de toutes les innocentes et calmes délices qu'ils ont délaissées pour leur vocation. La fin qui les surprendra à leur poste, en service

commandé, donne plus de sens à leur vie que s'ils avaient dû l'attendre dans un lit après une longue et tranquille vieillesse. Elle offre, comme la signature au bas de la page, la garantie suprême d'un paraphe irrécusable. Elle fera que d'autres, enflammés d'une même ardeur, prendront leur place où ils sont tombés.

* * *

Qui méprisera l'exemple d'une telle vaillance? Mais enfin, elle reste une force nue, sans objet ni direction, dont on peut attendre, selon l'usage qui en est fait, des effets malfaisants aussi bien qu'heureux. Faudra-t-il vanter une énergie indifférente à la fin qu'elle poursuit et convaincue que ses droits n'ont d'autres limites que son pouvoir même? Il n'en est rien. La familiarité du danger, qui apprend combien il est nécessaire d'être fort, enseigne

en même temps des obligations d'une autre sorte : les règles secrètes qui fixent le juste exercice et les plus hauts devoirs de cette force qu'il faut une si grande peine pour acquérir et pour conserver, qu'on comprend qu'on la tienne à elle seule pour un idéal.

Le combat qu'on mène sur les glacis de la civilisation n'est pas le plus souvent une lutte de solitaire, mais celle d'une équipe où le manque d'entraide aurait vite fait de tout ruiner. La mauvaise entente n'y a pas de suites moins funestes que de mauvais muscles ou un défaut du corps. Les desservants se sauvent ou périssent ensemble. La communauté de leur sort suffirait à les forcer à la loyauté, si rien de spontané ne les y poussait, venu d'on ne sait quelle élémentaire sympathie humaine. Contraints de se méfier de tout l'univers, à la merci de mille embûches obscures, ils doivent du moins pouvoir se

reposer complètement l'un sur l'autre. La tendresse naît d'une loyauté mutuelle si utile à leur salut qu'elle devient plus naturelle qu'obligée. Elle en arrive à faire partie de l'instinct de conservation. Nul ne peut songer à la trahir même légèrement sans avoir conscience de commettre une sorte de forfait inexpiable, qui retombera un jour sur sa tête et qui déjà, sans délai, par sa seule existence, provoque une fissure dangereuse dans l'alliance muette qui fonde sa propre sécurité. Son existence est désormais empoisonnée par l'appréhension. Toujours un coupable tremble qu'on l'imité. Il n'éprouve pas de remords peut-être; il s'inquiète du moins à l'idée qu'on puisse lui rendre la pareille. Il se trouve incapable de confiance pour avoir déçu celle d'un ami. Les dangers affrontés coude à coude, les obstacles vaincus en commun, n'encouragent pas la trahison. Ils poussent

plutôt au sacrifice. A la force d'âme, ils ajoutent une nouvelle vertu moins égoïste qui, la première, conseille de traiter autrui comme soi-même. Pourtant, il ne s'agit encore que d'une fidélité qui est due aux seuls compagnons dont on attend la même droiture. Une société de malfaiteurs peut la connaître aussi bien : elle n'en tirerait pas moins d'avantages.

* * *

C'est de tous les hommes qu'il importe de se sentir solidaire. Les liens qui unissent entre eux les membres de quelque équipage, ceux-ci ne peuvent faire qu'ils ne les étendent pas à la fin au reste de l'humanité. Aussi bien est-ce pour elle que peinent ceux qui ont choisi de se dévouer à une tâche qui les dépasse. Ils s'efforcent de rendre la planète un peu plus habitable, ce bâtiment dont l'espèce en-

tière figure à son tour comme un équipage innombrable et divisé, follement rebelle aux lois de fraternité qui font le salut de tous les équipages et qui permettent dans les moments difficiles un sourire d'intelligence : le sourire des hommes dont a si bien parlé dans les dernières pages qu'il ait publiées le pilote auquel j'en appelais tout à l'heure. Il découvrait la marque même de l'humanité dans ce sourire par lequel frères ou inconnus se réconfortent ou seulement s'identifient, se reconnaissent comme hommes, et embarqués dans le même voyage. Sans qu'il l'eût cherché, il se trouva le chantre de la fraternité humaine. Les énergies et les vertus que son métier l'avait obligé de posséder à un degré exceptionnel, il ne désirait pas s'en prévaloir pour son bénéfice particulier. A vrai dire, telle est leur nature qu'elles perdent leur sens dès qu'on les détourne à la poursuite d'un profit personnel. Les

faiblesses et les vices font alors bien mieux l'affaire. Non, ces vertus, ces forces, ces découvertes sont trop vastes. Elles ne peuvent servir à un seul ni à une seule bande. Elles n'ont pas d'usage hors du labeur qui les exigea : l'aménagement du globe, la meilleure entente des hommes, enfin l'accroissement d'un trésor où tous puisent et qu'il ne revient peut-être qu'à un petit nombre d'enrichir de vrais bijoux. Et tous autant que nous sommes qui n'appartenons pas à leur troupe, on nous nommerait avec justice voleurs ou parasites.

APPENDICE

Cet ouvrage est paru d'abord en 1942, à Buenos-Aires, en espagnol. Ainsi le vœurent les hasards de la guerre et de l'exil. Je ne savais pas alors que la fable de Sisyphe avait servi dans le même temps à exprimer l'absurdité où certains voient le propre de la condition humaine. J'en ai usé ici dans un tout autre dessein. Il n'importe. Ces images équivoques ont autant de sens qu'on leur en prête.

Dans cette première édition, la partie intitulée Athènes devant Philippe ne se terminait pas comme elle fait maintenant. Le lecteur trouvera ci-dessous cette conclusion originelle, que j'ai remplacée par quelques pages d'inspiration très différente. Plusieurs raisons m'ont incliné à ne pas conserver le texte primitif. Premièrement,

LE ROCHER DE SISYPHE

je le crois peu en accord avec l'esprit général du volume. Il me semble ensuite qu'il confesse des préférences si romanesques et si personnelles, pour mieux dire d'un ordre si imaginaire et si vain, qu'il m'a paru fort présomptueux, à la réflexion, d'en faire état dans une étude d'où je devais bien plutôt bannir mes songes et où il me fallait seulement tenter de peindre avec justesse ce que j'entreprenais de décrire. D'autres arguments achevèrent de me convaincre. Ceux-ci sont doctrinaux : on les déduira aisément, si par aventure on en est curieux, d'un Essai sur l'esprit des sectes que je compte publier un jour prochain.

Je donne néanmoins à titre de document ces pages importunes, qui sont d'ailleurs déjà publiques dans une autre langue. Je le fais pour me conformer au goût du temps, qui aime ces confidences, et aussi, j'imagine, par souci d'honnêteté.

Pour des raisons analogues, je n'ai pas

APPENDICE

maintenu dans le corps de l'ouvrage une sorte d'examen de conscience qui lui servait de conclusion dans l'édition espagnole et que son romantisme excessif m'aurait empêché de reproduire, s'il ne m'était venu l'idée que plusieurs, se reportant à l'époque et à l'âge où elle fut écrite, pourraient y reconnaître leur état d'âme d'alors et cet instant pénible, mais fécond où chacun doit confronter enfin les illusions qu'il nourrit sur soi-même avec la réalité de ce qu'il est. Le démon de l'imprudence me poussant, je me résolus à maintenir ces pages qui traitent aventureusement de l'actualité, que dis-je? qui se hasardent quelque peu à prophétiser. Il ne me semblait pas non plus sans intérêt de laisser entrevoir à quelles tentations j'avais été sensible avant de me décider tout uniment à rejoindre les rangs de ceux qui travaillent, chacun selon ses moyens, à la plus longue tâche de l'homme. Je ne croyais pas mauvais enfin de suggérer

que le barbare reste tout proche chez les plus empressés à définir et à vanter la civilisation — et qu'il n'en saurait aller autrement — et qu'il y a là comme un des ressorts mêmes du mouvement de l'histoire — et qu'il est avantageux à la bonne économie de celle-ci que... Je m'arrête. On n'en finirait pas de laisser ici courir la rêverie. Et le prétexte en est vraiment trop mince.

Je me hâte donc de revenir aux indications bibliographiques et d'en terminer avec elles : il ne me reste plus en effet qu'à signaler que ni la conclusion actuelle de l'ouvrage Sources de la Morale ni son préambule La Vertu d'Espérance ne figuraient dans l'édition espagnole de 1942.

I

FINAL PRIMITIF DE « ATHÈNES DEVANT PHILIPPE »

à reporter p. 53, après « que la violence avait assurés et que ruinerait la violence ».

Qu'Athènes alors refusât de souscrire à ces querelles infécondes et résolût d'y mettre fin. Qu'Athènes rompît solennellement avec cette tradition qui jetait les nations les unes contre les autres. Personne ne pourrait désormais lui reprocher un passé qu'elle reniait et l'accuser d'avoir parfois préféré les intérêts d'Athènes au droit d'autrui. Dans sa lutte contre Philippe, elle aurait les mains pures. Elle se dresserait contre Philippe sans rien pro-

téger qui participât des principes de Philippe et qu'on ne pût défendre sans les reconnaître. Elle ne livrait plus combat, dans cette attitude nouvelle, au Macédonien ennemi d'Athènes, mais au champion passionné de l'entraînement funeste dont elle venait de guérir et qui, par une pente des plus glissantes, finissait par exiger qu'on lui dévouât toutes les énergies, qu'on lui sacrifiât toutes les vertus. A Philippe qui prétendait ainsi tout subordonner à l'amour de la patrie, Athènes répondait en proclamant la déchéance de la patrie comme instance suprême. Elle proposait aux forts, aux audacieux, aux sévères, de s'unir sur toute la surface de la terre pour établir partout leur gouvernement sur la multitude des satisfaits et des médiocres. Cette guerre serait le dernier cadeau d'Athènes au monde, la dernière et la plus haute leçon d'Athènes à l'histoire.

APPENDICE

Les événements prenaient subitement un autre cours. C'était Athènes maintenant qui attaquait Philippe dans ses forces vives, qui portait en ses troupes la dissension et le tumulte, qui séduisait les meilleurs de ses fidèles par une entreprise à la mesure de leur espérance, capable de les griser davantage et plus conforme aux désirs secrets de leur cœur : qu'ils n'attachent pas le sort de leurs vœux les plus exigeants au destin de cette masse sans tenue ni style, qui encombrait leur action, avilissait leur pensée et les précipitait vainement contre des ennemis plus près cent fois d'eux-mêmes que les tristes compagnons que la naissance leur donna, contre des hommes qu'ils eussent choisis comme frères d'élection pour l'heur et le malheur, si leur volonté surprise n'avait pas stupidement ratifié la nature qui leur avait tant imposé de frères de hasard dont ils rougissaient.

Il appartenait désormais aux adversaires de Philippe de soulever partout et chez Philippe même des complices fanatiques. Ils répandaient partout l'inquiétude et l'angoisse. Il n'était hier puissance établie qui ne vît dans Athènes la digue qui protégeait sa prospérité et soudain partait d'Athènes l'inondation qui menaçait de les submerger toutes. Athènes cette fois bénéficiait du prestige attaché aux sacrilèges, aux iconoclastes. Athènes était le tison et l'incendie. Philippe tremblait dans sa capitale de se voir susciter des ennemis domestiques et trouvait à son tour à s'indigner d'un scandale : ces aristocrates méprisant ouvertement la passion populaire qui le consumait tout entier et dont il avait presque fait en ses États la seule prescription de la morale publique et privée. A son tour, il était réduit aux imprécations et connaissait l'absurdité d'accuser de ne rien respecter

APPENDICE

des cyniques qui en tombaient d'accord aussitôt. Il criait qu'ils défiaient les Dieux et qu'ils minaient le fondement des vertus civiques, il appelait sur leurs têtes la foudre du ciel, il prédisait à leurs actions l'anathème de la postérité. On le voyait troublé des mêmes alarmes dont furent émues si longtemps ses victimes et stupéfait du même vertige qui les paralysa. Il apparaissait lent et dérouté, pesant et sans défense, digne figure du retard et de l'inertie du monde, fermant ses frontières et s'acharnant à préserver son peuple de cette lèpre contagieuse et nouvelle.

Athènes, cependant, qu'on disait craintive et résignée, invitait l'univers à la rébellion, envoyait partout des messagers rudes et convaincants, souples et infatigables, habiles à découvrir les âmes propres à les seconder, prompts à les détacher des principes qu'elles avaient jusque-là servis pour les affilier à cette milice discrète qui

n'obéissait qu'à elle-même et se proposait de donner à la foule les lois qui convenaient à son indignité. Ces émissaires acceptaient en souriant les implacables maximes que Philippe avait affichées et demandaient seulement qu'on fût cohérent et qu'on les portât à leurs extrêmes conséquences : s'il ne devait subsister que la puissance de l'épée nue, si tout allait s'effacer et s'anéantir devant l'exact débat de la force et de la faiblesse, dépouillé de ses déguisements séculaires, que le sort du moins ne fixât personne dans une servitude ou dans un héritage. Qu'il n'existât rien que l'homme ne pût conquérir, s'il le voulait, rien qu'il ne pût abandonner, s'il lui plaisait. S'il n'était d'autre loi que la réussite, qu'aucun effort ne fût condamné d'avance et que chacun pût prendre le départ et courir sa chance, l'esclave comme les autres. Que l'homme choisît sa fidélité, s'il devait lui sacrifier

APPENDICE

tout; s'il se dévouait corps et âme, que l'objet de son dévouement ne lui fût point imposé. Que l'homme, en un mot, entièrement responsable de son destin, ne dût compte de ses actes qu'à ceux qu'il avait élus pour ses pairs, qui partageaient sa vocation et poursuivaient avec lui l'œuvre commune. Libre de toute attache, s'il le supportait, sans foyer, sans patrie, sans biens, qu'il pût tout refuser, s'il le désirait, au monde grossier et confus dont il ne voulait rien accepter, dont il méprisait les plaisirs et qui ne lui apparaissait jamais que comme la matière confiée à son génie, le champ luxuriant offert à sa sobriété et dont il serait seulement maître, s'il en savait dédaigner les récoltes délicieuses. Que cet athlète du moins ne prît pas pour modèle de sa vie le végétal prisonnier du sol nourricier, mais le rapace des cimes. Qu'il mît sa gloire à faire de soi l'être le plus déraciné, l'oiseau de plus

haut vol et le plus migrateur. Qu'il fût totalement consacré et quand la mort l'aurait saisi sur quelque autel, que sa dépouille ne fût revendiquée par aucun magistrat, mais recueillie par ses compagnons de lutte; son deuil porté par aucune famille, mais que son souvenir durât dans les récits de ses amis; son nom inscrit sur le marbre d'aucun tombeau, mais qu'un vivant l'adoptât en prenant sa place dans les rangs des élus et des initiés.

Les envoyés d'Athènes par de pareils discours recruteraient ainsi l'ordre des purs dont les mains ne pourraient être ternies par le sang d'aucun meurtre, le cœur dégradé par l'infamie d'aucun forfait. Ils susciteraient une sainte légion de chevaliers célibataires qui sauraient être pour leur ambition universelle plus inflexibles, plus rusés, plus violents que ne le fut jamais Philippe pour la grandeur de la Macédoine, plus ardents et intelligents

APPENDICE

pour le but que s'était assigné leur juste orgueil, que n'atteindrait à l'être un monarque fier de sa fureur et désireux seulement de la porter en aveugle aussi loin qu'il en avait licence.

Athènes pourrait ainsi abdiquer. Elle n'avait même plus à craindre Chéronée. Elle imaginait qu'elle devait redouter jusqu'à sa propre victoire et voici qu'aucune défaite ne saurait empêcher qu'elle eût inauguré une nouvelle administration du monde, ouvrant au flanc de chaque nation une blessure incurable et salutaire.

II

ÊTRES DE CRÉPUSCULE.

Nous étions quelques-uns dispersés, malhabiles, sans énergie ni persévérance, mais sensibles aux remous secrets de l'univers, nullement anesthésiés et nullement euphoriques, très intelligents et toujours aux aguets, et nullement excités, nullement frénétiques, perdus dans des foules qu'aveuglaient la fureur et le délire, la rancune et l'épouvante, ou qu'endormait la torpeur des douces agonies. Nous étions les derniers êtres conscients dans ce monde qui les avait trop choyés et nous devinions qu'il allait disparaître, sans pressentir que nous n'étions pas nés pour lui survivre,

LE ROCHER DE SISYPHE

mais plutôt destinés, ses ruines une fois relevées, à la misère, à la dérision et à l'oubli. Nous faisons le rêve de guider un jeune enthousiasme hors du vieux décor. Nous voulions lui donner un but qui satisfît nos désirs les plus exigeants, ceux de notre lucidité, de l'ardeur glacée de nos natures si cérébrales. Nous voulions l'atteler à quelque entreprise qui ne consistât pas à restaurer les monuments croulants de l'ancienne architecture et qui se révélât moins encore le masque miroitant de la vigueur nue, glorieuse de soi et désireuse seulement de resplendir un instant avant de s'ensevelir sous de beaux décombres. Nous n'avons jamais découvert l'aventure qui méritait la dépense totale de nos énergies, le propos digne de faire surgir du sommeil et de l'indifférence une foi ruisselante et dure comme la proue d'un navire immortel. Nous étions trop délicats, trop savants, trop difficiles, trop

APPENDICE

incapables de nous contenter d'un jeu qui ne nous comblait pas. Puis nous venions trop tard, nous étions trop peu, nos cœurs étaient trop faibles. Nos volontés encore mal affermies n'auraient pu développer des efforts encore sans matière dans ces épaisseurs de sable si accueillantes qui les absorbaient aussitôt, les buvaient et savaient n'en laisser subsister aucune trace par leur défaut même de résistance.

Nous aurons été des orateurs. Nous parlions volontiers de combat et de triple airain, mais la robe violette de Cassandre nous eût mieux vêtus que les cuirasses ensoleillées que, présumant de nos forces et pleins de jactance, nous nous encourageions à ajuster sur nos poitrines débiles. Nous n'avons jamais appartenu à l'aurore. Nous sommes frileux et de vol lourd, rapides à nous dissimuler dans les trous des murailles et ne guettant jamais que

de petites proies. Nous sommes la chauve-souris sinistre et prudente des crépuscules, l'oiseau d'expérience et de sagesse, qui sort après la rumeur du jour et craint jusqu'aux ténèbres qu'il annonce. Il nous convient de nous appeler nous-mêmes crépusculaires.

Nous affirmions très haut notre goût de la violence et de la nuit, hommes des situations fausses, qui eussions peut-être désespéré de voir nos désirs exaucés. Ils ne manifestaient pas en effet une préférence essentielle de l'âme. Ils trahissaient au contraire un abandon, presque une distraction. Ils étaient fils d'une obéissance toute inférieure, inévitable avant que la volonté ne s'en mêle, d'un consentement qui n'est même pas instinctif et qui traduit seulement l'action d'un courant ou d'un magnétisme, dont nul ne saurait d'ailleurs déceler l'existence très diffuse, s'il n'avait pas d'abord, sans

APPENDICE

y prendre garde, répondu à la sollicitation qui en émane. Aussi d'y céder n'est pas l'effet d'un choix, mais la rançon de la sensibilité précieuse qui avertit la conscience et justement lui permet d'examiner et de choisir. Nous étions ces fins instruments que doivent écraser peut-être les séismes dont l'approche les émeut et dont ils ne pourraient dénoncer la nature, si rien en eux n'avait de complaisance pour elle. De fait, autour de nous, chacun durait, sans plus. Nous seuls savions, pressentions, étions inquiets. Aussi voulions-nous forcer le destin, le conduire. Risible ruse, si prétentieuse : déjà s'abîme le monde où nous avons notre place toute faite. Dans celui qui vient, aucune ne nous est réservée et nous n'aurons pas l'énergie, pas le poids nécessaire pour nous y assurer le peu de distances et de solitude qu'il nous faut d'abord pour vivre.

LE ROCHER DE SISYPHE

Devrons-nous porter la besace du mendiant, la clochette du lépreux? Nous serons les seuls pauvres d'un monde appliqué à détruire la misère, les vrais lépreux d'une cité toute acquise à l'hygiène, Ce sera notre tour d'avoir faim et de susciter la méfiance et le dégoût. On ne peut supprimer à la fois tous les prolétaires, et il est juste et parfait que ceux-là seuls le soient qui mettent dans l'esprit et non dans les biens du monde leur honneur et leur plaisir.

Ce sort nous convient. Il n'était pas sans danger pour notre âme que trop de soucis nous fussent épargnés au moment où nous nous plaignions à prononcer des mots qui dans la réalité entraînent d'ordinaire plus que de simples soucis. Telle était cependant la loi de l'existence que nous menions : dans la sécurité et la jouissance, rêvant de périls et de renoncement ; libres et privilégiés, et prêchant la con-

APPENDICE

trainte; grands amateurs de vérité, et menteurs; d'intransigeance, et indulgents; d'ardeur, et sceptiques; d'oppression, et notre esprit d'indépendance est la seule rigueur en nous qui n'ait jamais plié.

Cyniques sans raison de l'être et paralysés par les mêmes scrupules que nous recommandions de négliger, nous n'avons eu de vertu que celles qu'impose aux faibles leur fragilité. Nous étions obligés aux mérites qu'on nous reconnaissait et qui nous donnaient à nos yeux plus de honte que de gloire.

Voici que s'éteint toute source de lumière; la clarté qui fait durer le jour sur le monde où nous nous sommes nourris, déjà n'y projette plus d'ombres et, baignant également les objets sur toutes leurs faces, les prive de couleurs et de relief. Tout y devient égal et monochrome,

marbre ou duvet. Univers sans contraste, sans aspérité, notre paresse s'y installe, notre insouciance s'y délasse. Univers de nos distractions, de nos habitudes et de nos aises, il ne peut pas être celui de nos orgueils et de nos sévérités. Mais pour édifier celui-là, toute grâce nous fait défaut. Nous ne savons que le concevoir. En vrais êtres de crépuscule, nous manquons de ferveur et d'amour. Il n'est en nous rien de contagieux et de rayonnant ; rien de sauvage et d'impatient ne nous porte à envahir et à nous élancer. Dans ce monde qui refroidit, nous sommes déjà glacés.

Nous n'entrerons pas dans les terres de nos vœux. Nous n'avons pas assez de complaisance pour nous-mêmes, pas assez de vanité pour nous croire dignes de nos rêves. Nous avons plus d'ambition pour eux que pour nous. Nous ne voulons pas d'un monde qui tolérerait nos défaillances.

APPENDICE

Nous souffrons mal parfois de les voir si facilement supportées dans celui-ci, et presque honorées et trop bien comprises, puisqu'on dit comprendre pour excuser, tant les oreilles sont devenues sensibles et le langage délicat, à mesure que s'envaisaient le goût d'être exact, la fierté de rester droit où d'autres sont louches et tors. Nous voudrions aussi la force de continuer à vouloir le monde qui nous exclura sans qu'un instinct nous fasse au dernier moment tenir pour celui qui s'abat. Mais nous ne préjugeons pas de nous-mêmes. Aussi nous n'attendons pas pour parler que nous rende la parole malaisée le sentiment de notre solidarité souterraine avec cette facilité qui périt. Nous voudrions aussi travailler à définir la barbarie qui s'organise et deviendra civilisation, lui tracer un style, lui proposer un contenu, ne pas l'abandonner entièrement à son inertie, à sa pente, à ses

tentations. Elle risquerait, si personne ne veillait, de trop accrocher d'épaves. On l'édifierait tout entière sur les assises qu'elle devait ruiner. Il nous faut surveiller du moins cette refonte du monde, puisque nous n'avons pas eu la force de l'ultime renoncement qui nous eût permis de la conduire peut-être. Il nous a manqué d'être poussés à cette extrémité du désespoir où la misère et la mort paraissent délivrances. Il ne nous eût pas fallu seulement consentir les sacrifices qui flattaient notre orgueil, mais ceux plutôt qui nous surprenaient, qui vexaient notre intelligence qui n'avait pas su les imaginer et jusqu'à notre volonté de retrait, qui ne prétendait trouver l'affront et l'échec qu'où elle avait choisi. Notre cœur tirait de ses défaites calculées plus de sombre bonheur que d'un succès trop éclatant, que l'intrus avait la permission et presque le devoir de célébrer. Nous aimions aussi

APPENDICE

peu rendre publiques nos joies que nos peines. Il nous semblait qu'elles en devenaient viles et indécentes. Comme il arrive ordinairement pour le corps, notre âme se sentait plus gênée qu'heureuse des jouissances qu'on lui voyait goûter.

La réserve volontaire nous paraissait ainsi l'instance principale de ce nouvel honneur que nous bâtissions à tâtons. Nous faisons de la discrétion la maxime la plus générale de notre conduite. Il coûtait trop cher de recevoir, s'il avait fallu demander. La vertu, selon nous, était d'abord de se désister quand on avait droit, de s'abstenir où l'on pouvait exiger. Nous nous donnions pour mot d'ordre de toujours rester en deçà de notre pouvoir, de toujours promettre en deçà de notre capacité et même de notre intention de tenir. Autour de nous chacun faisait l'inverse et s'ingéniait à laisser espérer en vain, désespérant finalement. Notre

retenue tentait de fonder à nouveau cette confiance élémentaire que les hommes ont besoin d'avoir les uns pour les autres et que chaque jour détruisaient la vantardise, l'inconséquence et tous les faux serments de la fraude et de l'imposture. Nous n'apercevions pas l'extrême indigence de cette bonne volonté misérable. La maison brûlait et nous rangions l'armoire. Il fallait plutôt attiser l'incendie. Nous ne l'osions pas.

Il nous manqua de savoir nous abandonner. A des degrés divers, commodément installés dans une société qui nous était très hospitalière, nous n'étions pas assez résolus à en précipiter l'ébranlement. Autour de nous, les plus graves des hommes de science et de pensée, depuis longtemps confondus dans la troupe des histrions et traités comme eux, avaient

APPENDICE

perdu le sens de leurs devoirs d'état ou en usurpaient d'autres. Ils n'avaient plus le goût de faire entendre une voix qu'on n'eût pas écoutée ou qu'on écoutait pour en converser un instant, non pour y trouver un conseil salutaire. Ils se taisaient alors et se consacraient à des travaux très difficiles et les plus éloignés des problèmes du temps. Les moins fermes s'accommodaient du rôle qu'on leur faisait jouer et s'acquéraient bientôt une célébrité funeste par des discours brillants et habiles qui ne contenaient pas plus d'honnêteté et de profondeur que les parades des amuseurs forains auxquels ils n'avaient pas trop résisté d'être assimilés. Leur jugement, dans ces conditions, n'avait pas d'emploi ou n'avait pas d'autorité. Impuissant ou galvaudé, il fut vite sans courage et par conséquent sans clairvoyance, car il faut, pour voir clair, ne pas répugner à reconnaître ce

qui, reconnu, commanderait le courage.

Comme nous n'avions rien pour appuyer nos efforts, la tentation ne nous quittait pas de nous satisfaire d'un sort dont chacun se contentait et qu'on nous accusait de repousser seulement par un effet de l'orgueil ou de la naïveté ou de quelque autre défaut naturel à la jeunesse et que guérirait plus d'expérience. Pourtant nous n'avons jamais reporté après nous le déluge et nous imaginions bien que chacune de nos démissions et de nos négligences était comme une goutte d'eau que nous laissions aller grossir l'effroyable inondation qui nous menaçait. Il ne nous paraissait pas que son énorme volume pût être augmenté par ces apports impondérables : il n'était fait que d'eux. N'être pas coupables nous consolait d'être faibles dans un temps où la faiblesse était la première culpabilité. Aussi n'avons-nous construit aucune arche pour sauver ce qui

APPENDICE

devait l'être. Nous n'avons pas davantage aguerris nos cœurs ni endurcis nos corps. Comme nous n'étions pas anxieux de nous élever à la hauteur de nos ambitions, nous n'avons pas su les rendre claires et impérieuses en nous-mêmes.

Il nous manqua également cette générosité, cette indifférence au sort que donne à défaut d'une grande joie la familiarité des pires déchéances et que le monde qui vient nous apportera. Mais il n'est pas d'un égal mérite ni d'une égale conséquence de supporter ou de choisir une condition infortunée. De nous y trouver réduits, loin de nous communiquer la trempe nécessaire, nous rendra peut-être plus craintifs encore et plus âpres, plus ramassés et plus rétractiles. Nous ne puiserons pas forcément dans le malheur la vertu d'attendre notre nourriture des oiseaux du ciel. Il eût mieux valu que nous nous fussions reposés en elle avant d'y

LE ROCHER DE SISYPHE

être obligés. Alors nous aurions ri de la fatigue et de la douleur. Nos corps eussent été de fer. Alors nous aurions accueilli du même front la promesse et la menace. Nos âmes eussent été d'airain. Alors les hommes nous eussent appartenu. Nous aurions saisi le monde aux épaules, au lieu qu'il nous broie et qu'il nous élimine.

Que d'autres disent le *oui* que nous n'avons jamais prononcé, que leur volonté désire seulement atteindre le but qu'elle poursuit et croisse avec les obstacles qu'elle rencontre, croisse avec les échecs qu'elle essuie, croisse avec les victoires qu'elle emporte. Alors ces êtres unifiés et purs, nourris également par les défaites et les triomphes, recevront la grâce et ceindront soudain le glaive de l'élu. Nous ne demandons pas qu'ils nous honorent, mais qu'avant de nous condamner comme ils le doivent, si nous n'avons pas su les précéder ou les suivre, ils nous comptent

APPENDICE

que nous les avons reconnus et rêvés, que nous avons défini leurs vertus et qu'aucun de nous ne s'est pris pour l'un d'eux...

Nous étions trop faibles, trop amoureux de choses très vieilles et très frêles, auxquelles nous tenions plus qu'il ne nous semblait : la beauté, la vérité, la justice, toute délicatesse. Nous n'avons pas su en faire le sacrifice. Et quand nous avons compris que c'était celui-là justement qu'il fallait consentir, nous avons reculé et nous nous sommes retrouvés à notre place, de l'autre côté, dans ce monde ancien et gâté, qui a fait son temps et qu'il est l'heure de liquider. Viennent donc, pour le détruire et pour nous balayer avec ses débris, les jeunes et rudes ouvriers que nous avons cru pouvoir devenir et qui, pour être ce qu'ils sont, n'auront rien dû trahir ni abandonner, qui n'auront pas

eu besoin non plus de forcer ridiculement leur nature, qui sont d'eux-mêmes vaillants et brutaux, ardents et frustes, avides et généreux, qui ne s'embarrassent pas enfin de principes, de scrupules, d'élégance, d'exactitude. Leurs neveux découvriront à nouveau l'usage et l'avantage de ces raffinements précieux qui nous empêchèrent de les rejoindre et qu'on verra peu à peu ressurgir rajeunis et plus admirables, plus précis, plus exigeants qu'ils furent jamais. Il n'est civilisation qui puisse s'en passer : ils la constituent entièrement. Ce sont pourtant des barbares qui chaque fois la fondent. Eux seuls en ont la force. Voici le moment de leur passer la main ; comme il faut, hélas : en les combattant sans espoir et sans haine, cherchant à éduquer plutôt qu'à vaincre ces adversaires fraternels. Car il est bon que chacun demeure fidèle à son destin.

TABLE

AVERTISSEMENT.	9
LA VERTU D'ESPÉRANCE	13
CIVILISATION.	23
1. — Athènes devant Philippe.	27
2. — L'ordre nouveau.	67
3. — Patagonie	91
SOURCES DE LA MORALE	121
APPENDICE.	143
1. — Athènes devant Philippe (fi- nal primitif)	149
2. — Êtres de crépuscule	159

Œuvres de Roger Caillois (suite)

LA DISSYMMÉTRIE.
APPROCHES DE L'IMAGINAIRE.
PIERRES RÉFLÉCHIES.
LE FLEUVE ALPHÉE.
APPROCHES DE LA POÉSIE.
LA NÉCESSITÉ D'ESPRIT.

Chez d'autres éditeurs

LA COMMUNION DES FORTS.
VOCABULAIRE ESTHÉTIQUE.
ESPACE AMÉRICAIN.
QUATRE ESSAIS DE SOCIOLOGIE CONTEMPORAINE.
BELLONE OU LA PENTE DE LA GUERRE.
LE MIMÉTISME ANIMAL.
INSTINCTS ET SOCIÉTÉ.
PUISSANCES DU RÊVE.
OBLIQUES, *précédé de* IMAGES, IMAGES...
L'ÉCRITURE DES PIERRES
LA PIEUVRE (*Essai sur la Logique de l'Imaginaire*).
RENCONTRES.
RÉCURRENCES DÉROBÉES.
CHRONIQUES DE BABEL.

*Reproduit et achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch*

à Mayenne, le 26 février 1993.

Dépôt légal : février 1993.

1^{er} dépôt légal : mars 1946.

Numéro d'imprimeur : 33850.

ISBN 2-07-021147-9 / Imprimé en France.

64051

nrf



9 782070 211470



46-III A 21147 ISBN 2-07-021147-9